

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

OUTARDES
SUIVI DE
LA FOSSE COMMUNE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
CATHERINE CÔTÉ

NOVEMBRE 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci René pour ta patience, ta gentillesse, ton attention. Avec ton aide, j'ai su cheminer, trouver ma voix et lui faire une place dans ma vie. Tu me l'as répété des dizaines de fois : *il n'y a rien de perdu*.

Merci à mes parents, mes lecteurs assidus, pour leur amour et leurs encouragements. La route a été longue ; je n'aurais pu en voir la fin sans vous.

Roxanne, ma belle Roxanne. Merci d'avoir bien voulu partager avec moi ton amour pour notre famille, merci pour ton écoute et ta confiance.

David. Merci de me donner confiance en mon art et de me soutenir dans toutes mes décisions, même les plus folles. Avec toi, je vois bien que je n'ai aucune raison d'avoir peur.

Merci à Lysane, Jonathan et aux trois mousquetaires pour leur temps, leur soutien, leur amour et tant d'autres petites choses.

Merci à Emmanuelle Grosjean pour l'aide à la mise en page et à la correction.

Merci enfin à Jean. J'ai compris – ça m'a pris beaucoup trop longtemps – que je n'ai pas besoin de connaître ta voix pour t'entendre.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
OUTARDES	1
I – ROUYN	3
II – CALA	45
III – MAISON MORTE	73
LA FOSSE COMMUNE	90
I – CI-GÎT	92
Clôture	93
Je ne suis plus moi-même	96
Habiter la ville	98
Il ne s'agit pas de vivre	101
Gentrification	103
Home	105
Décoration intérieure	107
Pub de yogourt	108
Les forces du monde	110
Exil	111
Vautrin	113
La ruine du Nord	115
Cet amour manque au Nord	119
Le réflexe	122
Effacement	124
II – EN MON CORPS D'ÉPINETTE	126
S'enraciner	127
L'amour que je leur porte	129
Le corps en chantier	131
Catherine la maudite	135
Écrire l'homme	138
Ce qu'il y a dans un nom	141
III – LA FOSSE COMMUNE	143
Remonter le fil	144
Régler ses comptes	146
La limite des mots	148
La vie des autres	149
Quitter le réel	151
Loin des prétentions	152
L'importance du geste	154
BIBLIOGRAPHIE	156

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise est composé de deux parties. La première, *Outardes*, présente un recueil de poèmes en vers et en prose, tous à forte composante narrative. Il suit le parcours d'une jeune femme qui s'interroge sur son héritage familial, et qui quitte sa ville natale pour aller explorer le territoire que ses arrière-grands-parents ont colonisé durant la crise économique des années 1930 : l'Abitibi. Il s'agit, pour la narratrice, d'un premier voyage vers ce Nord fantasmé qui, depuis l'enfance, vit en elle à travers les récits de sa famille. En parcourant cette terre qui lui est inconnue, mais demeure imprégnée de la mémoire des siens, la narratrice d'*Outardes* tente de comprendre son histoire et de faire la paix avec la mort prématurée de son grand-père, qu'elle n'a jamais eu la chance de connaître.

Outardes se présente essentiellement comme un documentaire sur la mémoire familiale de la narratrice. Sous cette forme, les poèmes en vers assurent la narration. Ils sont entrecoupés de poèmes en prose qui dressent un portrait des différents membres de la famille et racontent aussi la relation privilégiée de la narratrice avec sa grand-mère atteinte d'Alzheimer. Les oublis de son aïeule amènent la jeune femme à prendre conscience de la fragilité de la mémoire, et lui montrent l'importance de léguer à la postérité l'histoire de sa famille avant qu'elle ne sombre dans l'oubli.

*

C'est, comme on pouvait s'y attendre, la question de la construction identitaire qui se trouve au centre de l'essai réflexif accompagnant *Outardes*. Cette réflexion, intitulée *La fosse commune*, se déploie sur trois axes, chacun constituant une partie distincte de l'essai : le rapport au territoire, au corps et à l'écriture.

En premier lieu, l'essai se penche sur la question du territoire dans la construction identitaire, et sur les conséquences de la colonisation de l'Abitibi, tant sur les êtres que sur leur environnement. Cette première partie de l'essai explore aussi la question de la responsabilité et de la douceur (Dufourmantelle, 2013) qu'implique l'habitabilité d'un espace. La seconde partie de l'essai réflexif, consacrée à la question du corps, se penche sur le rôle de la filiation avant d'explorer la dimension politique du *gender* et de l'élaboration des comportements sexuels dans un contexte social et familial. Finalement, la dernière partie de l'essai traite des liens entre filiation, expérience et littérature, et comporte une réflexion sur la portée du langage et sur l'importance de la parole dans la construction du rapport au réel, à soi et à l'autre.

MOTS-CLÉS : NORD ; TERRITOIRE ; HABITER ; FILIATION ; MÉMOIRE ; RESPONSABILITÉ ; GENDER ; FÉMINISME ; IDENTITÉS SEXUALES ; ÉCRITURE DOCUMENTAIRE.

OUTARDES

*Home in old Medora, home in ol'Truckee
Apalachicola, home I'll never be.*

Jack Kerouac

I-ROUYN

je suis fille de fleuve
fille de banlieue
dis-moi ce qui est saint
ce qu'on devrait enfouir
laisser macérer
déterrés dans un siècle

je suis cachée
en mon corps de piscines hors terre
de mini-golfs
de clôtures
de tas de briques

je me dépoussière
aux abords des forêts

quand j'ai quitté Montréal, j'ai vu les outardes
sombres contre les nuages, elles partaient
peut-être pour la dernière fois
comme moi

(ce n'est pas un exil
mais la route du Nord
est à sens unique)

il y a mémoire à faire :
des arbres à planter, des assises
à poser sur les terres
qui ne veulent plus de nous

j'y resterai le temps qu'il faudra
quelque chose dans mon sang
attend depuis des siècles

Ma famille vient du Nord. Mes grands-parents, Jean et Colette, se sont mariés et ont fondé une famille à Rouyn. En 1966, Jean s'est trouvé un emploi à Montréal, et la famille a emménagé en ville, sur la rue Hutchison.

Le Nord leur manquait. Tous les étés, Jean, Colette et leurs enfants allaient camper au bord du réservoir Decelles, à deux heures de Val d'Or. Jean appelait cet endroit le Cala, personne ne sait pourquoi. Après la mort de Jean, les voyages de pêche au Cala se sont raréfiés, mais durant des années, mes oncles et mes tantes sont retournés là-bas aussi souvent que possible. Comme si l'âme de ma famille refusait de quitter l'Abitibi pour de bon.

Le Cala est un endroit magnifique. Du camp, on aperçoit l'eau à travers les belles épinettes noires. Le vent y est fort, on n'entend que ça ; pas de camions sur les routes avoisinantes, pas de chevreuils, pas de huards. La forêt du Cala est pleine de bruits blancs.

la route est une enflure de chair
rose, de nerfs, de tendons
étirés
de cadavres de colons

la route est faite
avec l'amertume des petits lacs
les oiseaux cachés
dans les arbres, le ciel
lourd de nuages

le territoire s'aiguise et se referme
sur moi

je veux user mon cœur
dans les fossés

qu'il suive l'eau brune
les feuilles mortes

(je veux me reconnaître
dans une photo sépia du temps
où les hommes se tuaient à la tâche)

l'autre soir j'ai rêvé
à une nuit du Nord, j'étais muette
je serrais contre moi
mon oncle Richard
que je n'ai jamais connu

sur mes épaules se posait
une pluie morne de cris étouffés

quand on quitte les endroits que l'on aime
il faut laisser quelque chose derrière soi
pour avoir une raison d'y retourner

ma famille est partie
la tête haute
avec les bardeaux du toit
le gravier du chemin

je pense qu'elle ne voulait pas revenir

je me suis arrêtée dans le parc
de La Vérendrye, j'étais encore
loin mais assez près
pour entendre une rumeur
sourde, métallique

ça flottait
au-dessus des arbres :
un chœur
de voix discordantes

c'était l'appel

la forêt est un havre entre les
petits villages, les
noyaux de pauvres

à Rouyn, les voitures
sont collantes de poussière
comme les machines à Coke
dans les casse-croûtes
où tout le monde s'appelle Ginette
comme ma mère

les gens du coin me regardent
comme si je ne venais pas d'ici :
dans les stations-service
dans les boulevards et les ronds-points
où je conduis à l'envers
dans les restaurants
où l'on mange des gaufres molles avec
du sirop de poteau

même entourés d'érables, les pauvres
ont du sirop de poteau

je rêve chaque nuit
de la ville
comme je rêvais de la forêt
avant d'y être

je garde
la folie de Montréal dans ma tête

sous ma peau
la gerçure de l'Abitibi
se fait moins sentir

je ne connais personne qui soit
mort dans les mines de l'Abitibi
ni dans les feux de forêt
de 1922
ni dans le parc de La Vérendrye
avec les chevreuils qui
traversent la route au
mauvais moment

partout on me demande mon nom
on ne sait trop quoi me dire, je
ne ressemble à personne

*il n'y a plus de Côté par ici
depuis au moins quarante ans*

mon nom
celui de mon père, de son père avant lui, devenu le mien
ne peut pas se perdre
il faudra que mes enfants le portent
ceux de ma sœur aussi

quand je me réveille au
motel Mistral de Rouyn-Noranda
dans les draps rêches et l'air climatisé
j'ai des cris au bout des bras

je fais des rêves où je cours dans le noir
vers la maison de ma grand-mère
sans souliers, ça fait mal, mais je continue
il n'y a rien
pour m'arrêter

dans les cours à bois, les camions
empilent des billots noirs
en pyramides

lentement
les forêts cèdent la place
à un grand vide :
des parcs industriels
des villages de maisons mobiles
des Hart et des Provigo

un vieux monsieur me salue
sur son tracteur à patates
dans son champ de patates
avec sa grange qui penche et sa femme qui se berce
derrière la fenêtre du salon
avec son tricot

je leur envoie la main
je souris parce qu'on me sourit
on ne se salue pas, d'où je viens

derrière les roulottes de tôle
j'ai les pieds dans le ruisseau, l'eau
emporte lentement les bouteilles
comme des billots dans une rivière

l'eau est froide
mon souffle s'accélère
(je me détache de moi-même pour être
dans la mousse d'eau
et la masse informe des algues)

les camions déversent des roches
sur les terrains devenus vagues
personne ne pense aux familles
qui vivaient là avant

je ne vois la terre
qu'avec les yeux des autres
à travers les histoires que mes parents
mes grands-parents, mes oncles et mes cousins
m'ont racontées quand j'étais petite

derrière les buildings
passés de mode avec leurs petits anges
leurs fleurs fanées, leurs murs en stuc
je vois une grande forêt qui dévale les pentes
et engloutit le monde
en un seul élan

adieu Montréal, adieu Québec
plus de villes
plus personne, rien
que cette énormité noire et verte
qui nous avale

j'ai mal au cou
à force de regarder le ciel trop bleu

je suis agenouillée sur la route
mon sang se reconnaît
dans cette terre incertaine

dans mes rêves, je perçois
des sons et des odeurs
avec tant de clarté :
les laitues dans un champ, la nuit
le foin qui brûle, la gomme
d'épinette sur ma peau
mais surtout la voix
de mon grand-père Jean

contre les fenêtres
le bruit de la pluie
me rappelle Montréal

pour que la ville me parle autant
à travers des kilomètres
de forêts d'épinettes
c'est que Rouyn ne me réussit pas

il me faudra
aller plus loin

(j'ai rêvé hier à la mine de l'autre côté de la route
senti ma peau léchée par l'air humide
dans un entresol, captive d'un caveau
dans un noir incroyable
avec juste assez de place pour
m'étendre sur le roc)

la terre de la Nouvelle-Écosse, dit-on, est rouge
celle de l'Abitibi est noire

ça en dit beaucoup
sur les hommes qui vivaient là avant

Ma grand-mère Rachel a grandi à Beaudry, un petit village aux alentours de Rouyn. Mémé aime me raconter des histoires de son enfance. Un jour, alors que nous jouions aux cartes, elle m'a dit que quand elle était jeune, un petit garçon de son village avait disparu. Il s'appelait Théophile Beaupré. Il était allé jouer près de la rivière. Il ne savait pas nager. Il avait sept ans et demi.

C'était en avril, le courant était fort à cause du dégel. Les Beaupré se doutaient bien que Théophile s'était noyé. Ils avaient aussi compris que son corps avait dû être emporté par le courant, et qu'ils ne le retrouveraient pas seuls. Alors ils avaient demandé l'aide d'Alphonse, mon arrière-grand-père. Dans le village, tout le monde était convaincu qu'Alphonse avait des dons. On disait qu'il pouvait arrêter le sang, et qu'il avait un talent pour retrouver ce qui était perdu.

Alphonse a indiqué aux Beaupré un endroit sur une carte de la région, à une vingtaine de milles du village. *Si vous y allez à soir, vous allez le trouver là. Demain matin, il va être un peu plus loin, juste icitte.*

J'étais sans mots. Pour mémé, ça semblait être une histoire comme une autre. C'était l'automne, il faisait froid parce que son appartement était mal chauffé. Je lui ai demandé comment Alphonse avait su où se trouvait le petit garçon. Elle m'a répondu *il y a des choses, comme ça, qu'il faut croire sans comprendre.*

dans les trains qui montaient vers
le royaume de l'Abitibi
les hommes étaient serrés comme des veaux ;
la bouche collée aux fentes de métal
ils respiraient l'air de forêt

je ne sais pas s'ils ont pleuré quand ils ont vu
qu'il n'y avait rien là-bas
sauf le bois debout et le froid
qui mord les nerfs

les colons marchaient en file
les mains encore blanches
mais plus pour longtemps ;
le bois les attendait

il fallait travailler du matin au soir
pour oublier le froid et
le silence qui prenait toute la place

je ne sais pas comment on se fait un chez-soi
avec une simple hache pour fendre le bois
dans le sens du grain
et une branche pour tirer l'eau de la terre

je pourrais vivre mille ans sans apprendre
comment marcher droit ou garder
les yeux ouverts en fixant le soleil

aujourd'hui ça ne sert plus
à rien

je reconnais pourtant ma famille
dans le vent qui souffle
entre les arbres et nous amène
un peu de chaleur malgré l'automne

je la retrouve dans le lit de la rivière
gigantesque, qu'on ne pourrait traverser sans être emportés

j'entends ma famille dans les routes de terre
battues par des dizaines d'hommes
comme mon grand-père

on ne blâme pas les morts
ni leurs familles
et pourtant

l'Abitibi avale les travailleurs
les gaillards, les vigoureux
et recrache ceux qui n'arrivent pas
à dompter la terre

l'Abitibi de crues, de torrents
a éparpillé ma famille
dans les registres de trois paroisses en dix ans

quand j'ai quitté la maison de mes parents pour
une petite chambre à Montréal, j'ai mis
la photo de mon grand-père Jean
sur ma nouvelle table de chevet, à droite
de mon nouveau lit

il se tient là, dans la rue
les mains dans les poches
souriant à moitié
beau comme Kerouac

ma sœur dit :

*l'autre jour j'ai rêvé qu'il marchait vers moi
il ne disait rien, il faisait juste marcher
on se croisait
c'était tout*

à part une photo, il ne me reste
rien de Jean, pas même des vieux disques
ou des vêtements froissés qui sentent l'hiver

on ne pense pas à ça :
à la disparition du corps
à ceux qui voudront se souvenir de nous
et n'auront rien pour le faire

(je dis des petites messes pour Jean
je voudrais
retrouver son âme
la prendre dans mes mains blanches et l'enterrer pour vrai)

alors seulement, je pourrais
le laisser mourir
comme il faut

Ma grand-mère Rachel avait une soeur qui s'appelait Hélène, qui elle aussi voyait des choses. Elle tirait les gens aux cartes, avec un paquet normal. Elle faisait ça depuis toujours. Déjà en Abitibi, à l'âge de quinze ans, elle amusait les invités avec ses cartes pendant que sa mère préparait le repas. Elle ne se trompait jamais dans ses prédictions. Ça devait être un don, un peu comme celui d'Alphonse, qui pouvait retrouver ce qui était perdu.

Un soir, Hélène avait invité son amie Nicole à visiter sa nouvelle maison. Pour la recevoir, elle avait fait un gâteau Reine-Élisabeth, sa spécialité. Ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas vu sa chère amie. Vers la fin de la soirée, Nicole demanda à Hélène de lui lire l'avenir. Ma grand-tante vit dans les cartes que son amie allait avoir un grave accident de voiture.

En rentrant chez elle, Nicole frappa un camion après avoir brûlé un feu rouge. Elle resta dans le coma pendant deux semaines.

Hélène ne voulut plus jamais toucher au paquet de cartes qu'elle avait utilisé ce soir-là. Elle le donna à mémé, qui l'a encore aujourd'hui. C'est un joli paquet, décoré de petites fleurs jaunes. Les coins sont cornés, mais les cartes glissent bien et ne collent pas entre elles. Je l'aime beaucoup, et mémé aussi. C'est avec lui que nous jouons au crible, quand je vais lui rendre visite.

Quand Hélène est morte, je suis allée au salon funéraire avec mémé. Hélène était exposée dans une petite salle avec des tapis gris, des fleurs en coton et des bancs de bois, comme on en voit dans les églises. Les gens pleuraient en silence.

Ma sœur Roxanne n'a pas pu venir au salon. Je n'aurais pas voulu qu'elle soit là, parce qu'il y a entre nous la même différence d'âge qu'entre Rachel et Hélène. Un jour, ce seront mes funérailles, et Roxanne devra venir me voir dans un salon comme celui-ci. J'essaie de ne pas trop y penser.

Je suis restée jusqu'à la fin avec ma grand-mère, assise auprès d'elle sur le banc qu'on avait disposé devant le cercueil ouvert. Mémé souffrait déjà d'Alzheimer. Elle restait là sans avoir l'air de comprendre ce qui se passait. Je ne me rappelle pas si elle pleurait, mais j'ai tenu sa main toute la soirée. Il y avait dans ses yeux quelque chose comme de l'amour et de l'espoir. C'était beau.

quand ma grand-mère est morte, elle m'a légué
ses bijoux en plastique

ma sœur a eu le coffre en bois qu'elle aimait tant
avec du suède à l'intérieur
pour mettre les bijoux en plastique

on se partagera pour toujours
le peu qu'on nous a laissé

dans ma famille, la démence
la sénilité
l'alcoolisme
la violence
l'adultère
le mensonge
ne se laissent pas oublier

ils se transmettent
en héritage

J'avais six ans quand ma grand-mère Colette est morte. J'ai peu de souvenirs d'elle, mais je me rappelle qu'elle avait des bijoux qui cliquetaient, et une grande chaise en osier dans un coin de sa chambre. Il me semble que mamie sentait toujours bon, un mélange de parfum et d'épices, et qu'elle aimait les robes fleuries. Elle était maigre et portait des grosses boucles d'oreilles.

Colette avait trois bonnes amies, des vieilles petites dames comme elle. Elles aimaient se réunir pour se raconter des potins, en jardinant ou en faisant la cuisine. Colette leur avait dit qu'elle avait un château en Espagne, et qu'un jour elle y retournerait. Elle ne leur avait pas raconté qu'elle avait grandi près de Rouyn, ni qu'elle avait vécu dans la pauvreté toute sa vie. Quand Colette est morte, ses amies sont allées voir mon père, aux funérailles, pour savoir ce que lui et ses frères et sœurs comptaient faire du château. Il les a dévisagées un instant avant de leur répondre qu'il n'y avait pas de château.

Les vieilles petites dames sont reparties, un peu déçues. Elles auraient vraiment aimé ça, un petit voyage en Espagne.

mon père parle de mon oncle Richard
son grand frère, mort trop tôt
un bohème, un original

mon père dit :
vous l'auriez aimé
il avait un grand cœur
il aimait rire, et avoir du plaisir

la voix enrouée, mon père dit :
quand on parle de lui, il revient avec nous
quelques instants

Papa dit que mon oncle Richard est né en Abitibi, mais je n'ai jamais réussi à trouver son nom dans les registres paroissiaux. La famille déménageait souvent, à l'époque, si bien qu'on ne saura jamais vraiment où Richard est né. Quelque part entre Beaudry et Évain, sans doute. Né dans le Nord, Richard est mort à Montréal. Il s'est suicidé en 1985, à l'âge de vingt-six ans. Il était dépressif depuis quelques semaines. Sa blonde venait de le quitter. Richard était fou d'elle.

Richard aimait faire des mots croisés. Tous les matins, il achetait deux journaux au dépanneur du coin : un pour lui-même, et un pour ses voisins, un couple de vieillards. Leur famille venait rarement les voir, mais ils pouvaient compter sur la visite quotidienne de mon oncle, qu'ils appréciaient beaucoup. Un jour, Richard ayant raté leur rendez-vous matinal, les voisins ont commencé à s'inquiéter. Ils avaient le numéro de Marie-Ève, l'ancienne copine de Richard. Ils l'ont appelée pour lui demander de venir s'assurer que tout allait bien. Marie-Ève a hésité un instant, puis leur a dit qu'elle allait passer pendant son heure de dîner. Elle a trouvé Richard pendu dans un garde-robe. Alors, elle a appelé ma grand-mère Colette.

C'était un mardi et papa travaillait. Il était commis dans une grande compagnie d'assurance, mais il n'avait pas de téléphone à son poste de travail. Puisqu'elle n'arrivait pas à le joindre, Colette a appelé ma mère. Maman a pris le métro et deux autobus différents pour se rendre au bureau de papa et lui annoncer que son frère était mort.

ma sœur dit :

*les Grecs pensaient qu'en parlant des morts
on animait leur âme
qu'il ne fallait jamais rien dire de mauvais sur eux
rien de laid
pour ne pas les déranger*

ma sœur

me regarde dans les yeux, et dit encore :
*faut pas trop s'attarder à ça
on ne peut pas vivre en pensant juste aux morts
à un moment donné, il faut
laisser aller*

Papa avait quinze ans quand mon grand-père Jean est mort. Jean était un bon vivant qui aimait fumer, boire et manger de la grosse viande rouge. Il était blagueur, et souriait toujours. Il est mort à cinquante-six ans, d'une crise cardiaque. Ça s'est passé en dix minutes à peine. Il était parti s'acheter un paquet de cigarettes au dépanneur.

Papa trouve que les outardes qui partent en automne sont belles et touchantes. Il a dit à Roxanne qu'elles lui faisaient penser à Jean. Elle lui a demandé si Jean aimait les outardes, lui aussi.

Papa lui a répondu *non, mais moi, je les aime.*

II-CALA

après Val d'Or
le chemin bifurque à gauche :
trois heures dans le bois
deux heures de canot
vers le camp construit
il y a quarante ans au bord d'un lac
et que mon oncle a vendu l'été dernier à des inconnus

on l'appelle le Cala
en l'honneur de Jean
ça ne veut plus rien dire, aujourd'hui

je porte sur mes épaules
les gens du Nord
ils sont de plus en plus lourds

l'eau du Cala est noire, opaque ;
en touchant le fond, je sais
que je m'enfoncerais dans la vase
et ne remonterais jamais

(je grimpe les trente-deux marches de bois vers le Cala
un chant part de mes semelles
et s'élève en prière

les nuages se trouent
le ciel mange la terre
et ça vibre)

le vent se lève
m'amène des odeurs de bois
de dans aux castors à côté
des camps de chasseurs désertés en été

le vent se lève
pour faire entendre les voix des disparus
à travers les petites croix au bord des bois :
les tombes des enfants morts en couche
dans les bras de leur mère
et celles des hommes écrasés sous les billots

Jean, quand j'étais sur le chemin du Cala
je t'ai demandé si tu étais là et le vent s'est levé
pour me répondre

ma soeur dirait
on entend bien ce qu'on veut entendre
mais il y avait ta voix dans l'air

tu ventais sur moi
j'ai compris
je t'ai reconnu

après l'orage, le vent s'est échappé
vers le haut
il a illuminé la terre comme une cathédrale
on pouvait presque entendre les chœurs

tout est dans la voix :
la particule
infime, qui lie nos corps
aux vibrations

on croirait que les corps laissent
des traces sur les lieux :
des vergetures de sapins noirs
de la lie de rivières
des plaies ouvertes au milieu des terres
qui suintent les légumes maigres
le travail et la misère

il y a des millions de morts silencieuses dans les bois
et chacune me rappelle la tienne

je ne peux pas prétendre te connaître
sans avoir entendu ta voix
ou senti ta peau
à la fin d'une longue journée
nous savons tous les deux
que ça n'arrivera jamais

les corps des autres hommes te portent, mais
ne sont pas le tien

dans mon sang il n'y aura jamais
que mon sang

les villes sont des essaims de bruits
un vacarme de voix
méconnaissables

au Cala
je t'entends pour la première fois
tu as vécu près de chez moi, pourtant
à l'autre bout de Montréal
mais tu étais silencieux, là-bas

qui sait où va l'âme, vraiment
pourquoi les gens se brisent quand le temps passe

ma grand-mère dit :

Roxanne, quand l'orage approche

les feuilles virent de bord

je crois qu'elles le font pour

montrer leur dos au ciel

pour supporter le poids de la pluie et

le tonnerre qui fait tressaillir la sève

en fin d'après-midi, l'odeur de chaleur
quitte les caps de roches
comme une peau morte
qu'on ôte en tirant doucement

je deviens, moi aussi
autre chose ; me voilà
sans peau ni tendons ni os
libérée de la lourdeur de mes membres

j'ai vu à Munich des canards
dans les étangs et des arbres
à n'en plus finir

il y avait des sentiers
où marcher pendant des heures
à Paris, à Central Park, au parc Jarry
j'y ai entendu les voix
de milliers d'étrangers

je n'ai que toi à qui parler
dans les forêts d'Abitibi

je vois l'ondée sur le lac
avant de la sentir sur ma peau
je cherche refuge
sous les épinettes

(j'attends la lumière éternelle
les doigts de Dieu
tes doigts, Jean
sur mon front, pour m'aider
à relever la tête, aimer la pluie)

autour du feu de camp, on ne voit plus d'étoiles
on est enveloppé
par l'ici, le maintenant

ce n'est que quand le feu meurt
qu'on peut voir le ciel

mon sang à moi ne coulerait pas rouge sur les pierres du Cala
mais plutôt vert et visqueux
comme la vase des grandes forêts

je me sens
devenir arbre

je grandis dans le noir
quand personne ne regarde
pour rejoindre ces voix qui s'éloignent toujours

quand il fait sombre, la forêt
se transforme en craquement qui me suit
sur le chemin de terre
mais il n'y a jamais personne derrière moi

allongée sur les aiguilles de pins
j'ai eu froid, immobile, à suivre du regard
les étoiles filantes qui sont en fait
des satellites

j'avais besoin
de faire des prières
des vœux à me répéter en silence
peut-être en vain

si on me le demandait
(mais personne ne me le demande)
je ferais semblant de faire autre chose
que polir des vieux os
avec mes histoires

les morts sont morts
je dépoussière tout croche
je suis trop vivante pour comprendre

partie à ta recherche
je suis les camions sur les routes de roches
dans la poussière

je descends les rivières
avec les billots noirs

je perds jusqu'à
la couleur de ma peau, Jean
je me fonds dans ton corps disparu
qui garde malgré la mort
une odeur de grand lac

les morts me pèsent
depuis l'enfance

(j'écris
des incantations qui ouvrent le ciel ;
il en tombe une pluie lourde
tout de suite avalée par la terre)

je reste seule
détrempée
au pied des épinettes

je n'échappe pas
à mes deuils

je veux t'entendre, je veux
que les oiseaux qui s'envolent
et le vent dans les sapins
me mènent jusqu'à toi

(il y a toujours trop de toi et pas assez de maintenant
dans mes battements de cœur)

c'est une chose qu'on ne vous dira jamais, une chose
qu'on ne voit que quand
on a les pieds enfoncés
dans la terre collante :

on ne peut pas hurler, ici
on peut à peine marcher
mais on peut se perdre et mourir

ça doit quand même arriver
de temps en temps

je fais un feu
avec les branches d'un bouleau comme celui
que mes parents ont planté
devant la maison, quand je suis née

mais le bois vert brûle mal
je viens de la ville
je ne le savais pas

les doigts gommés de sève, je regrette
le bouleau de mon enfance
et celui-ci, que j'ai abattu pour rien

chaque nuit, les coyotes
s'approchent un peu plus
ils ont les yeux de la couleur des étoiles
une belle bande de chiens qui bavent

avec l'écho
on dirait qu'ils sont un million
ils n'arrêtent jamais de chanter
leurs cris étouffent
les voix de ma famille
et hantent mon sommeil

Quand ma grand-mère Rachel a commencé à perdre la mémoire, elle a d'abord oublié comment cuisiner. Nous allions lui rendre visite tous les dimanches. Elle préparait le repas pour nous, et chaque fois un ingrédient manquait. Elle oubliait d'ajouter la crème dans son *divan de poulet* (*poulet, brocoli, crème, fromage*), le sucre sur son gâteau quatre coins (*c'est parce qu'il s'accumule dans les coins, regarde. Tout le monde veut manger les coins*). Un jour, nous avons commencé à craindre qu'elle oublie un plat dans le four, et qu'un incendie s'ensuive. Mémé ne pouvait plus vivre seule, alors nous lui avons trouvé une chambre dans une résidence pour personnes âgées semi-autonomes. Là-bas, elle prend tous ses repas à la cafétéria. Elle ne cuisine plus jamais, et aujourd'hui la plupart de ses recettes se sont perdues. Des recettes de familles, de l'Abitibi.

Mémé aimait particulièrement cuisiner pendant le temps des Fêtes, alors tous les Noël, depuis qu'elle habite dans son centre, nous lui préparons un ragoût de pattes (*pattes de cochon, cannelle, girofle, muscade*). Maman dit que ç'a toujours été son préféré. Je pense que nous ne sommes pas très bonnes cuisinières, car à toutes les fois, elle nous dit *je n'ai jamais mangé ça de ma vie*.

Maman et moi allons souvent rendre visite à mémé. Nous jouons aux cartes avec elle. Nous lui apportons des biscuits, du café instantané. Elle possède un percolateur, mais ne sait plus s'en servir. Elle buvait beaucoup de café, quand j'étais petite. Aujourd'hui, elle oublie de s'en faire.

Mémé aime beaucoup le disque des grands succès de Charles Aznavour, que Roxanne lui a offert il y a deux ans. Nous l'écoutons chaque fois que nous allons la voir. Seule, elle ne pense pas à le faire jouer. Elle a oublié beaucoup de choses, mais se souvient toujours des paroles. La musique semble éveiller en elle un souvenir qui la fait sourire. J'aime l'entendre chanter, et chanter avec elle me donne l'impression de partager avec ma grand-mère un instant précieux.

Maman et moi aimerions tellement pouvoir en faire plus pour mémé, mais nous ne savons pas par où commencer. C'est bien, chanter du Aznavour, mais ce ne sera jamais assez.

à la moindre trace de pas dans le chemin
il faut détalier
je me jette dans les bras du bois
qui n'attend que ça
pour me dévorer

la forêt me reprend
dans une violence
reconnaissable

III – MAISON MORTE

la maison de ma grand-mère
au milieu du rang vide
est une
pathétique
baraque
abandonnée

rien qu'à regarder la galerie, la porte écaillée
on peut deviner
à quel point les gens ont été malheureux ici

sur le perron
je regarde à travers les fenêtres
encrassées

je voudrais les briser pour entrer
mais je ne veux pas changer l'air
ou déranger la poussière

il ne faut pas
altérer le temps

Ma grand-mère s'est mariée en noir, et n'a jamais voulu nous dire pourquoi. Je n'ai pas connu son mari, qu'on n'appelait pas « pépé », mais Jos, tout simplement. Tout ce qu'on m'a dit, c'est qu'il était gardien de prison à Rouyn, batteur de femme et tueur de petits chiens. Jos avait dit à ma grand-mère que si elle le quittait, il allait la retrouver et les tuer, elle et ma mère. Mémé est partie quand maman avait sept ans. Ensemble, elles se sont sauvées à Montréal, très loin de l'Abitibi.

Un jour, alors que j'étais en visite chez elle, quelqu'un a appelé ma grand-mère pour lui annoncer que Jos était mort. Il m'a semblé, à la voir, que cette nouvelle l'avait soulagée. J'espère que, dans sa maladie, elle oublie graduellement son mariage, qu'il ne lui reste que de beaux souvenirs et de belles images du Nord, de Rouyn, de l'Abitibi.

la porte ne ferme plus
la pluie a fait gonfler le bois

cette maison n'est pas vide, mais
pleine de jouets cassés
de vieilles poupées
de meubles qui ont fait leur temps

À chacune de mes visites, je demande à mémé de me raconter des histoires de son enfance à Beaudry. Inévitablement, elle me parle d'Hélène. Elle me raconte qu'elles allaient cueillir des bleuets ensemble, quand elles étaient jeunes. Elle me parle des veillées de danse, avec les violoneux et les beaux garçons. Elle me dit qu'Hélène s'est mariée jeune, et qu'ensuite elle a déménagé. Hélène et Rachel étaient les deux cadettes de leur famille. Avec le départ de sa sœur, ma grand-mère a aussi perdu sa compagne de jeu, sa plus grande amie. Par la suite, m'a-t-elle dit, ça n'a plus jamais été pareil. Toute sa vie, sa sœur lui a manqué.

Un jour, mémé m'a demandé où se trouvait Hélène, à présent. La plupart du temps, elle semblait se souvenir que sa sœur était morte, mais pas cette fois-là. Je n'ai rien trouvé à lui répondre. J'aurais dû lui dire quelque chose de réconfortant, au lieu de me lever pour aller remettre le disque d'Aznavour.

cette maison est un cœur mort
dont le sang est encore chaud

Ma grand-mère a toujours eu peur des résidences pour personnes âgées. Sa sœur Jeanne, l'une de ses aînées, était alcoolique et a été placée dans un centre au milieu des années 1980. Elle était devenue démente à cause de la boisson, et a passé cinq ans alitée avant de mourir. Sa famille, m'a dit mémé, n'allait jamais la voir. Ça lui avait brisé le cœur.

La résidence de ma grand-mère est belle, avec des murs bleu et jaune, un service de coiffure et des activités qui se déroulent dans la salle communautaire. J'aimerais que mémé arrête de penser que Jeanne a été malheureuse, dans son centre. Qu'à la place, mémé croie que sa sœur a passé ses dernières années dans une place gaie et vivante comme celle-ci.

Quand je demande à mémé si elle est heureuse, dans son centre, elle me répond *mais non, voyons. Ce n'est pas un centre, ici. C'est ma maison. C'est chez moi.*

je retrouve, dans le bruit clair de la maison
les voix de ma sœur, de mon père
et celle de Jean

rien d'autre n'existe
elles engloutissent le monde

ici, je rêve à Montréal
mais surtout aux forêts d'Abitibi
aux lacs, aux dams, aux
épinettes et
à l'odeur charnelle des arbres

je me love
dans la chaleur moite ;
les voix des morts
font bourdonner ma tête

mon souffle est toujours
un chant qui s'élève vers le ciel
de plus en plus grand
de plus en plus fort

Le pire, à mon avis, c'est que mémé oublie que nous revenons la voir toutes les semaines. Parfois, à notre arrivée, elle nous reproche de ne jamais lui rendre visite. Ça fait pleurer ma mère. Pour la consoler, je lui dis que mémé est heureuse même si elle est malade. Que l'Alzheimer lui fait oublier tout ce qu'elle a vécu de triste ou de violent. Son mari qui la battait. La misère de l'Abitibi.

Maman me répond chaque fois qu'elle oublie aussi ce qui l'a rendue heureuse. Elle a raison, mais je crois que quelque part au-delà de la mémoire, il y a l'âme. Dans son âme, je sais que mémé nous reconnaîtra toujours.

le ciel prend la forme de mon corps
des outardes
volent à côté de moi

elles me frôlent
noires et
bienveillantes, chaudes et vraies

elles, en silence
me regardent
elles m'attendaient depuis longtemps
rien dans les yeux
et rien dans l'âme

j'offre
peu de choses quand je m'offre
à la terre

je ne sais pas si elle voudra de moi
de mon reste de peau
de mon sang d'Abitibi
de mes nerfs qui tremblent

debout sous la pluie, j'attends
qu'on me prenne

les outardes tourment et vont et vont
dans un bruit sec
d'ailes qui battent

Quand Jean est mort, on l'a mis dans une fosse commune. Il devait beaucoup d'argent et n'avait pas d'économies. Colette a choisi de régler les dettes, et par la suite il ne lui est plus resté assez d'argent pour acheter un cercueil.

Dans la mort, on est seul. Dans une fosse, c'est le contraire. Le corps de Jean est devenu le corps de tout le monde. Il a pourri. Il s'est défait. Il s'est mélangé aux corps de tous les autres pauvres dans le trou.

Aujourd'hui, il ne reste rien. Pas de vêtements. Pas de cheveux. Pas d'os, rien.

Il ne reste rien, à part l'Abitibi.

LA FOSSE COMMUNE

Car les nitrates ne sont pas la terre, pas plus que les phosphates, et la longueur des fibres de coton n'est pas la terre. [...] [L]a terre est plus que son analyse. Mais l'homme-machine qui conduit un tracteur mort sur une terre qu'il ne connaît pas, qu'il n'aime pas, ne comprend que la chimie, et il méprise la terre et se méprise lui-même.

John Steinbeck

I-CI-GIT

Clôture

Je me suis promenée, il y a quelques années, dans Outremont. Les maisons étaient gigantesques, entourées de lourdes clôtures, avec des garages creusés à même un pan du mont Royal, des tourelles et de grandes baies vitrées. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à tout ce que ces gens ne voyaient pas, du haut de leurs manoirs à flanc de montagne. La pauvreté. Le vandalisme. Les graffitis sur les vitres de dépanneurs. La violence. Je crois que, peu importe le quartier, nous suivons l'exemple d'Outremont. L'autre nous inspire une terreur sans nom puisque, pour des raisons idéologiques, les médias nous le présentent d'emblée sous la forme d'une menace. Le monde extérieur est une atteinte à notre intégrité, l'homme qui nous regarde dans l'autobus veut sans doute nous violer, la vieille dame qui quête dans le métro Bonaventure nous volerait sûrement notre sac si elle en avait la chance, les policiers frappent des étudiants, les chauffards renversent des enfants. Tous ceux que nous croisons dans la rue, à l'épicerie, dans l'autobus veulent nous exploiter à des fins atroces, nous vider de notre sang. Décidément, nous sommes mieux en dedans. *There's no place like home*, comme disait Dorothée dans *Le magicien d'Oz*.

Le chez-soi doit nous protéger de cette altérité menaçante, et c'est pourquoi « la demeure en soi, cette intériorité du moi est ainsi d'abord, essentiellement, une retraite¹ », un repli du monde. Le corps se retire dans la maison, une clôture s'effectue. Nous nous enfermons derrière des verrous avec nos systèmes d'alarme, nos boutons de panique. La porte de mon appartement a trois serrures. À Villieray, disait-on la semaine dernière dans un des quotidiens gratuits de la métropole, les invasions de domicile sont en hausse. On ne prend plus de chances.

¹ Perla Serfaty-Garzon, « Habiter », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 4.

Avec le XVIII^e siècle, « se dessinent les contours d'une grande valorisation de la famille et [...] de l'habitation² ». Les sphères privée et publique se séparent et autour des familles se bâtissent les maisons, ces noyaux d'intimité pour l'individu au sein de la société. La chambre devient peu à peu, et surtout pour la femme, un lieu sacré, un lieu pour la solitude, pour « constituer autour de soi un territoire exclusivement personnel³ ». Ce mouvement, observé par Perla Serfaty-Garzon, a été commenté maintes fois avant elle par Walter Benjamin, qui constatait une valorisation de l'intimité et de la maison chez les familles bourgeoises du XIX^e siècle. Selon lui,

le XIX^e siècle a cherché plus que tout autre l'habitation. Il a considéré l'appartement comme un étui pour l'homme ; il a si profondément encastré celui-ci dans l'appartement, avec tous ses accessoires, que l'on croirait voir l'intérieur d'une boîte à compas dans laquelle l'instrument est logé avec toutes ses pièces enfoncées dans de profondes cavités de velours⁴.

Si, déjà à cette époque, la maison était un « étui pour l'homme », un écrin douillet, confortable et, surtout, protecteur, l'habitation d'aujourd'hui n'a pas beaucoup changé. Certes, les décorations évoluent au gré des modes, mais le foyer assure toujours une protection contre le monde extérieur.

La famille complète la maison, comme l'a signalé Serfaty-Garzon, puisqu'elle constitue elle aussi un rempart contre l'extérieur. Pendant longtemps, c'étaient là deux idées inséparables. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Un de ces deux noyaux de l'intimité – la famille – est en train de se détériorer. Les parents ne savent plus où donner de la tête. L'utopique conciliation travail-famille est pleine de compromis. Le coût de la vie grimpe de manière faramineuse, ce qui oblige les parents à travailler sans arrêt. Les frais de garderie augmentent, et ceux de scolarité aussi. Nous sommes assaillis de publicités, assiégés par les compagnies de marketing. Il nous faut, absolument, impérativement, cette nouvelle voiture, cette nouvelle garde-robe, cette nouvelle cuisine, ces nouveaux jouets pour nos enfants. Et pas n'importe quels jouets ; la marque et le modèle importent autant que pour une automobile. Outre les

² Perla Serfaty-Garzon, *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité*, Montréal, Du Méridien, 1999, p. 32.

³ *Id.*, p. 25.

⁴ Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1989, p. 239.

objets, l'argent nous permet aussi de nous procurer des expériences ; on s'offre un forfait de massage dans un spa des Laurentides, une soirée au cinéma, un voyage dans le Sud, une escapade à Disney World. La famille – les parents autant que leurs enfants – est tiraillée par une demande constante à laquelle tous peinent à répondre.

On ne sait plus où donner de la tête, et il en résulte un éclatement. On travaille beaucoup trop pour s'offrir ce dont on rêve, ce dont nos enfants rêvent. Tout cela se déroule au détriment de notre vie de famille, qui lentement se désagrège ; on est toujours au bureau, on passe peu de temps avec nos enfants, on ne les voit pas grandir. Si la famille n'est plus là pour nous protéger du monde, il ne reste que la maison comme lieu où « se dérober au regard et au toucher d'autrui⁵ », cet autre qui nous veut du mal. Alors, on prend une hypothèque dont les paiements sont répartis sur quarante ans. On n'aurait pas assez d'argent pour la rembourser plus rapidement, de toute manière. On achète une maison de ville parmi tant d'autres, à Laval si l'on a des moyens modestes, à Brossard ou à Saint-Lambert si l'on est mieux nanti. Cette nouvelle maison est deux fois moins large et deux fois plus laide que celle de notre enfance. Elle a une cour minuscule, une piscine hors terre et une clôture ; trois chambres, deux salons, deux salles de bain et un sous-sol. On n'a pas assez d'argent pour meubler toutes les pièces, alors certaines demeurent vides. En fin de compte, ça n'importe pas vraiment ; c'est laid, c'est vide, c'est lacunaire, mais c'est tout de même un chez-soi. On y est protégé de la menace que constitue *l'autre*, cet autre hypothétique, menaçant. Je ne suis pas étrangère à ce repli du monde physique sur lui-même. J'ai récemment quitté mon cocon familial pour habiter en ville. Mes parents ne sont plus là pour me protéger de l'inquiétante altérité. Je dois me débrouiller seule, désormais. Alors, lorsque je rentre chez moi le soir, en marchant sur la rue Saint-Hubert, je garde les yeux fixés au sol. J'écoute de la musique trop fort ; elle me fait oublier que je suis à Montréal, que je vis dans un quartier pauvre, que c'est l'hiver, que j'ai mal au dos à la fin d'une autre longue journée de travail. Je sais qu'il y a des gens autour qui me viendraient en aide si j'étais attaquée, mais j'ai peur. Je me retourne quinze fois entre deux coins de rue pour m'assurer que je ne suis pas suivie. Ils veulent tous me voler mon sac, tous me faire du mal, les journaux me le disent assez souvent. Enfin arrivée chez moi, j'ouvre les trois serrures de ma porte d'entrée, les reverrouille derrière moi. Enfin seule, je suis en sécurité.

⁵ Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 25.

Je ne suis plus moi-même

Nous protégeons notre existence physique avec des serrures et des systèmes d'alarme, mais nous diffusons notre image sans retenue sur les réseaux sociaux. Notre société encourage une culture de la représentation, de la reproduction, de la manipulation de l'image. Nous suivons ce courant, souvent sans être conscients du mal qu'il nous fait. Nous n'avons plus besoin des autres pour nous exploiter : nous pouvons désormais le faire nous-mêmes. Je me désintègre en croyant qu'une image de moi a plus d'importance que ma personne réelle.

La vie privée est un concept relativement récent dans l'Histoire. Perla Serfaty-Garzon constate qu'une « clôture de la vie privée⁶ » s'opère à partir du XVIII^e siècle. La vie publique et la vie privée se scindent, et des lieux se créent où la sociabilité est de mise : les théâtres, les salons littéraires, les cafés, les boutiques. La personne sociale peut s'y montrer sans gêne puisqu'elle pourra, par la suite, rentrer chez elle et mettre un terme à cette exposition du soi aux yeux du monde. La vie privée d'aujourd'hui est considérablement différente, puisqu'elle n'a plus rien d'intime ou de secret. Après avoir souper avec des amis, je rentre chez moi pour mettre les photos de ma soirée sur Facebook : je suis dans ma chambre, derrière une porte close, mais toujours exposée au regard des autres. Je demeure en contact perpétuel avec le monde extérieur. Mais quelle est la nature de ce contact?

À l'ère du numérique, il n'est plus question de « capturer le moment ». Je ne photographie plus pour immortaliser des souvenirs ; je le fais pour construire mon existence, pour modeler mon corps et le transformer afin qu'il corresponde à un standard de beauté qui m'est imposé par la société et par les médias, mais qui n'a rien à voir avec ma personne véritable. J'utiliserai cet angle plutôt que celui-ci, je coifferai mes cheveux comme ça, je me maquillerai, prendrai la pose et on me dira que je suis belle. Cent personnes aimeront ma photo, d'un simple clic qui

⁶ Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 32.

ne veut rien dire et ça me rendra heureuse. Si, au contraire, personne n'aime ma photo, j'en serai amoindrie. Personne ne m'accepte comme je suis, mais si je deviens *autre* on m'aimera.

C'est une véritable exploitation du corps, cette exposition à outrance de notre image dans la sphère sociale. Je porte atteinte à ma propre intégrité pour qu'on me dise à quel point je suis belle. Parce qu'en dehors du regard de l'autre, je n'existe pas. Les grands moments de ma vie intime n'ont pas d'importance s'ils ne sont pas partagés avec des centaines de gens qui ne s'intéressent pas vraiment à moi. Une vie de couple, une vie de famille, la naissance d'un enfant, l'achat d'une maison, une maladie, un deuil, plus rien de ce que nous vivons aujourd'hui ne peut demeurer caché.

Si le monde physique se referme, l'univers social, lui, ne connaît plus de limites. J'ai l'impression que ça devrait nous angoisser beaucoup plus que la perspective de se faire voler son sac à main, mais peu de gens semblent s'en inquiéter.

Habiter la ville

Je suis née à Montréal, mais mes parents, ma sœur et moi avons emménagé en banlieue quand j'avais cinq ans, dans un endroit plus calme et sécuritaire pour des enfants que le quartier Saint-Léonard. Depuis un peu plus d'un an, je suis de retour à Montréal, dans mon premier appartement. Quand j'habitais en banlieue, je ne désirais rien d'autre que vivre en ville. Je trouvais la banlieue morne et monotone. Par-dessus tout, je trouvais que la mienne était artificielle. C'était « un univers lisse, souple et sans aspérités⁷ », un « espace d'abandon aux luxes de l'individualisme et de la propriété privée⁸ ». Les pelouses vertes nourries à l'engrais n'ont rien de vrai. Chez nous, on n'avait pas d'engrais chimique. Notre pelouse était normale et paraissait toujours sur le point de mourir. Mais tout autour de la maison, l'artificiel, le froid, le « préfabriqué [...] sans surprises ni nuances, sans possibilités d'amour⁹ » était la norme. La banlieue, en ce sens, correspondait à la notion de lieu chez Michel de Certeau. Celui-ci écrit, dans *L'invention du quotidien*, que ce qui constitue un lieu, c'est « l'ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans un rapport de coexistence. [...] Un lieu est [...] une configuration instantanée de positions. Il implique une indication de stabilité¹⁰. » La banlieue prétend à cet équilibre. Elle se veut un compromis entre la ville et la campagne, comportant tous les avantages, mais aucun des inconvénients liés à ces deux endroits. Elle veut permettre à ses résidents de vivre dans cet entre-deux, mais n'arrive pas à rendre justice à l'une ou l'autre de ces réalités. Je vis dans une grande maison, j'ai des arbres et une cour, mais je demeure entourée de voisins. Ce que la banlieue offre, c'est une promesse qu'elle n'arrive pas à tenir. L'image d'une réalité, un hologramme. C'est fragile et faux, comme la pelouse de mes anciens voisins.

⁷ Geneviève Nugent, *Là où il y a des maisons* suivi de *Voies de faits*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, UQAM, 2014, p. 113.

⁸ *Ibid.*

⁹ *Id.*, p. 114.

¹⁰ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, tome 1 : l'art de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991, p. 208.

La ville peut être tout aussi artificielle que la banlieue, certes. Dans le processus de gentrification des quartiers, Montréal tente de se débarrasser des problèmes de pauvreté et de donner aux différents arrondissements un cachet bourgeois qui sied plus naturellement aux banlieues qu'à la ville. Pourtant, ce processus ne fonctionne jamais qu'à moitié. Les pauvres ne disparaissent pas – il serait naïf de croire qu'il en est ainsi – mais se trouvent forcés d'occuper à plusieurs un appartement minuscule loué à un prix faramineux. J'y reviendrai. Ce à quoi je tiens à m'attarder pour l'instant est le mouvement incessant de la ville qui, malgré le phénomène de la gentrification, regorge de vie et demeure infiniment plus dynamique que la banlieue. La ville est plus densément peuplée, certes, mais aussi plus active : des gens marchent dans les rues à toute heure du jour et de la nuit, des voitures arpentent les boulevards en tout temps. Il y a un mouvement incessant, un bruit constant, typique ; la ville est un essaim de mouvements. Michel de Certeau :

Il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps. L'espace est un croisement de mobiles. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. Est espace l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent, et amènent à fonctionner une unité polyvalente de programmes conflictuels ou de proximités contractuelles. À la différence du lieu, il n'a donc ni l'univocité, ni la stabilité d'un « propre »¹¹.

Ce mouvement perpétuel rend la ville non seulement plus dynamique que la banlieue, mais aussi plus ouverte. Dans cette ouverture s'inscrit le potentiel d'une relation, parce que « l'espace met en mouvement des pratiques qui perturbent les limites¹² », celles de nos sensibilités, de nos interactions. Il n'y a pas de stabilité complaisante, pas de « propre », comme disait Michel de Certeau. L'imprévu règne. À accroître les variables, on accroît les possibilités, et l'Homme est toujours la variable de l'équation. On dit que les gens ne se parlent pas, en ville, mais qu'ils se saluent en banlieue – ce que j'ai pu constater par moi-même. Pourtant, je n'ai jamais pu parler à mes voisins de Candiac comme je peux parler aux gens de Montréal. Le printemps dernier, j'ai participé à un spectacle, et mon copain m'a offert un bouquet de roses pour me féliciter. En rentrant chez moi, à la fin de la soirée, nous avons vu dans le métro une jeune femme qui pleurait. Elle était assise sur un banc et serrait son téléphone cellulaire dans

¹¹ Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 208.

¹² Thierry Paquot, *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009, p. 100.

une main. Le métro était bondé, personne ne faisait attention à elle. Je me suis approchée, je lui ai offert mon bouquet. Elle m'a remerciée, elle a même accepté que je la serre dans mes bras. Je ne l'ai jamais revue. Je ne sais pas si j'aurais pu vivre quelque chose de semblable à Candiac. J'imagine que non, parce qu'on se cache souvent pour pleurer. Il est plus facile de se cacher en banlieue, où les autres sont présents, certes, mais où la proximité physique est moindre. On ne veut pas être vu comme ça, mais parfois on ne peut pas attendre d'être derrière une porte close pour pleurer. Le choc est trop profond, la douleur trop présente. Si ça arrive en banlieue, on a des chances d'être seul, même si on n'est pas chez soi. En ville, on peut avoir l'impression d'être seul dans une foule, mais si on se met à pleurer en public, on court tout de même le risque d'être approché par une jeune fille qui souhaite nous reconforter. On ne peut pas toujours empêcher l'autre d'entrer dans sa vie, particulièrement lorsque la solitude physique est aussi improbable qu'en ville.

Pourtant, malgré le fait qu'elle se distingue de la banlieue par son mouvement et son ouverture relationnelle, Montréal n'est pas parfaite. Elle est ouverte, mais je la trouve impossible à habiter, parce qu'elle ne garde pas d'empreinte de ses résidents. Une couche de peinture sur un mur peut recouvrir des années de graffitis. De vieilles maisons sont détruites, des souvenirs anéantis et remplacés par des condos. Les gens d'ici sont plus faciles à approcher que ceux de la banlieue, ils se laissent toucher et bouleverser d'une manière plus manifeste, mais la ville, physique, géographique, me résiste. Je ne sais pas comment y laisser ma trace. Montréal inscrit sur moi sa marque, mais pas moi sur elle. Et c'est ce qui me manque pour l'habiter complètement.

Il ne s'agit pas de vivre

Quand un endroit est déserté, le temps se suspend. Le lieu peut parfois sembler différent, mais il ne change plus car cela impliquerait une relation : on change parce que, on change pour. Dans le cas d'une désertion, il n'y a plus personne pour entrer en relation avec le lieu. Il est désormais esseulé, isolé. Le temps passe comme avant, les feuilles tombent en automne, les fleurs poussent au printemps, mais rien ne change vraiment, rien ne vient bouleverser l'équilibre. Le lieu devient *topos*, au sens où l'entendait Michel de Certeau. Paysage fixe, déterminé, limité.

Pour habiter, il faut transformer le *topos* en *espace*. Il ne s'agit pas de vivre pour habiter. On peut se trouver dans un lieu, y résider pendant des décennies sans qu'il cesse pour autant d'être *topos*. Tout dépend de la manière dont on y vit. Habiter, ce n'est pas simplement être en un lieu, mais changer soi-même et faire changer le lieu. C'est l'ouvrir et le rendre espace. Pour cela, il faut d'abord prendre conscience de l'impact que nous pouvons avoir sur le territoire, ainsi que de la responsabilité qui découle de notre habitation. « L'installation dans une demeure est une déclaration de responsabilité, qui se traduit par son "aménagement", c'est-à-dire par le soin et les égards dont elle devient l'objet¹³. » Il faut une tendresse, une douceur. L'espace ouvert, ne serait-ce qu'un petit peu, laisse entrevoir la possibilité d'une relation. On soigne, on aime, et le territoire nous rend cette attention par la suite. Une réciprocité s'installe, « un rythme se constitue à partir des contrastes en tensions et mutations [...]. Et le vide créé permet l'ouverture. [...] Ce vide [...] n'est pas un intervalle délimité par du plein mais un lieu plein-vide qui accueille la rencontre¹⁴. » On rencontre le territoire, on entre dans une communion sensible et sensorielle qui laisse sa marque. Il faut cajoler le territoire, le caresser, l'entourer d'affection ; que le corps soit marqué du lieu, que le lieu soit marqué du corps.

¹³ Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 54.

¹⁴ Thierry Paquot, *op. cit.*, p. 283.

Le fait d'ouvrir l'espace entrouvre aussi le temps. Cela permet à la marque de perdurer, à l'habiter de faire mémoire. Il faut se souvenir, ne pas être oublié. C'est une possibilité que l'on atteint si l'on est attentif, lorsque l'on aime le territoire et qu'il nous le rend. En aimant, des souvenirs se créent en nous. Je n'oublierai jamais la froideur de l'eau, à Ogunquit, quand je me suis baignée dans la mer pour la première fois. Je n'oublierai pas non plus l'air léger et glacé des Rocheuses, où je suis allée quand j'avais quinze ans. Le territoire, si je l'ai habité et aimé comme il faut, se souviendra de moi. Le foulard que j'ai noué autour d'un arbre à Rawdon, l'automne dernier, est sans doute toujours là. Les galets que j'ai déplacés sur le bord de la mer, en Nouvelle-Écosse, sont peut-être encore disposés de la même manière. Par l'habitation, par les soins, par l'attention, une relation naît du vide, crée en soi et en l'endroit des traces plus ou moins profondes. Reconnaissons la trace que nous laissons et acceptons de porter en nous l'empreinte du monde, pour longtemps.

Habiter, c'est être attentif à ces traces en soi, mais aussi à une mémoire ancestrale que l'on peut actualiser. Des traces de pas dans la forêt font un chemin. Le temps s'est arrêté, l'espace est redevenu lieu, et les pas sont visibles sur le sol mais ne veulent rien dire si je ne suis pas là pour les interpréter, pour les suivre, les comprendre. Il faut habiter le territoire avec une attention constante. C'est dans cette attention, dans cette délicatesse que l'art d'habiter réside, dans une compréhension de la globalité de ce qu'*habiter* implique, pour soi, pour le territoire, et pour la mémoire des autres.

Gentrification

La gentrification détruit mon rapport à la ville, m'empêche d'entrer en relation avec elle, de l'habiter réellement. Cette tendance transforme Montréal en un genre de banlieue aseptisée. Partout sur l'île, les bourgeois s'approprient des espaces de pauvreté, les retapent, les rénovent, les recyclent pour en faire autre chose. Les loyers augmentent trop, trop vite. On veut se débarrasser de la misère, mais celle-ci s'accroche. Trois familles pauvres cohabitent dans un logement qu'elles n'auraient pas les moyens d'habiter autrement, dans Notre-Dame-de-Grâce. Dix étudiants, dont quatre ne sont pas capables de contribuer au paiement du loyer, partagent un appartement dans Hochelaga-Maisonneuve. Je vis avec quatre colocataires parce que je n'ai pas assez d'argent pour m'offrir un appartement toute seule.

On ne veut plus aimer, être attentif à ce qui est ; on veut dissimuler ce qui nous dérange. En marchant, rue de Castelnau, on voit de jolies petites boulangeries, des cafés, des boutiques de vêtements, de bijoux. On voit des studios de yoga presque toujours vides, des librairies de quartier qui vont faire faillite dans deux ans, des jardins publics dont personne ne s'occupe. On surestime les moyens des gens qui habitent dans Villeray. Les urbanistes de Montréal ont une idée bien définie du genre de personnes qu'ils souhaiteraient voir s'établir ici : des jeunes familles, des professionnels, des gens bien nantis. En vérité, la démographie de mon quartier est tout autre. Une famille de Vietnamiens habite dans l'appartement en haut du mien depuis dix ans. Selon mon propriétaire, leur logement est insalubre. Parfois, je reçois dans ma boîte à lettres des colis qui leur appartiennent, comme des boîtes d'étiquettes de vêtement. Je ne sais pas ce qu'ils fabriquent en haut, mais je vois bien qu'ils sont pauvres. Malgré le bon vouloir des urbanistes, certaines personnes n'ont pas les moyens d'entretenir un vieil appartement, ou de fréquenter un studio de yoga. On veut nous faire oublier cette pauvreté-là, celle de mes voisins d'en haut et de nombreuses autres familles immigrantes, par exemple.

C'est désastreux. Malgré son dynamisme, malgré tout ce qui en fait un espace, au sens où l'entend Michel de Certeau, Montréal est en train de devenir une banlieue. « Ce qui jadis méritait pour les philosophes de s'appeler la vie [...] ne relève plus finalement que de la consommation, et comme tel, tout cela est [...] dépourvu d'autonomie et de substance propre¹⁵. » On ne pense plus aux gens qui résident dans les différents quartiers de Montréal, à leurs moyens et à leurs besoins ; on ne songe plus qu'aux apparences. Elles importent plus que la substance, que les citoyens de la ville qui constituent, quand on y réfléchit, son cœur.

Il faut renverser cela. Je voudrais que la ville demeure vivante, dynamique et ouverte à une multitude de gens : des pauvres, des riches, des étudiants, des professionnels, des petites familles, des personnes âgées. Certaines personnes – des bénévoles, des âmes généreuses – résistent à cette tendance dévastatrice qu'est la gentrification et accomplissent de grandes choses pour les infortunés. Quand je vois l'Accueil Bonneau, le Robin des Bois, la Maison du Père, je ne peux m'empêcher de me dire que ce n'est qu'une infime partie de la réalité montréalaise. Malgré cela, j'ai toujours espoir de faire partie de cette minorité qui considère la réalité de Montréal dans son ensemble, qui n'oublie pas que la pauvreté en fait aussi partie.

¹⁵ Theodor Adorno, *Dialectique négative*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2003, p. 9.

Home

L'autre jour, je faisais des mots croisés. La réponse à la question « chez-soi » était « *home* ». Un mot anglais dans une grille francophone, parce qu'il n'existe pas en français de mot simple qui veuille dire « chez-soi ». Nous, ça nous prend deux mots pour le dire.

Gaston Bachelard a écrit un jour que nous avons tous une maison intérieure, « car la maison est notre coin du monde. Elle est – on l'a souvent dit – notre premier univers. Elle est vraiment un cosmos [...] dans toute l'acceptation du terme¹⁶. » *Home* est un univers qui se déploie autour de nous, que l'on imagine, que l'on écrit, que l'on peint, qui devient notre image mentale de ce qu'est un *chez-soi*. C'est une maison qu'on porte en soi. Nous la créons en rêvant, puisque « les lieux où l'on a vécu la rêverie se restituent d'eux-mêmes dans une nouvelle rêverie¹⁷ ». Chaque pièce où l'on permet à son esprit de vagabonder est une pièce qui, par la suite, nous habite. Nous la tissons dans notre imaginaire : une chambre, une cuisine, un jardin fantasmé. Une maison complète, bâtie une pièce à la fois.

La maison intérieure, on l'a inventée quand on était enfant, alors que la rêverie était encore permise à toute heure du jour. Mon enfance, c'est ma famille. Elle m'accompagne dans tous mes voyages, elle peuple mon cosmos. Quand je pense à une chambre, je pense à la lumière tamisée qui coule entre les pans d'un rideau bleu, comme celui que l'on trouvait dans la chambre de ma sœur. Je pense aux flacons de parfum de ma mère, de tailles et de couleurs différentes, alignés sur une commode de bois pâle. Je pense à une lampe qu'on allume en touchant son socle, comme celle de mémé. Je pense à une cour comme celle de mes parents. Je sens les lilas de ma mère, l'odeur du gazon fraîchement tondu par mon père. Je pense à une cuisine, à mon père qui nous faisait des crêpes le samedi matin, lorsque j'étais toute petite.

¹⁶ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957, p. 24.

¹⁷ *Id.*, p. 34.

Comme la chambre d'enfance de Proust, ces lieux de rêverie et d'intimité deviennent l'habitation première, le point d'ancrage à partir duquel on apprécie le monde. « L'homme se tient dans le monde à partir d'un dedans, d'une attention à soi-même, d'une intimité qui est l'ancrage même de sa capacité d'aller au dehors vers le monde¹⁸. » Mon cosmos me permet d'aller vers l'inconnu, de l'explorer, de m'y élancer sans crainte, car il ne s'agit pas d'un lieu réel, concret, mais plutôt d'une image que je porte toujours en moi, où que j'aie. Je pourrais me sentir chez moi à l'autre bout de la planète si un détail de ma chambre d'hôtel me rappelait ma maison d'enfance.

Outre cela, le cosmos de Bachelard est un refuge dans l'intimité, dans ce sentiment de sécurité que nous procure la présence de nos proches. « La maison, la véritable habitation, n'est pas un bâtiment, mais l'idée même de cette familiarité et de cette continuité : la naissance, l'appartenance à une famille¹⁹. » *Home* est un réconfort, une sécurité inespérée. Je ne serai jamais loin de ceux que j'aime, car ils vivent en moi. Je suis toujours entourée de mon père, de mon grand-père et des femmes de ma vie : ma sœur Roxanne, ma mère, ma grand-mère Colette et mémé Rachel.

¹⁸ Perla Serfaty-Garzon, « Habiter », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, op. cit., p. 4.

¹⁹ *Id.*, p. 2. Ici, l'auteure commente l'écrivain et philosophe Gabriel Liiceanu.

Décoration intérieure

Jos, mon grand-père, était gardien de prison et policier à Rouyn. Il battait ma grand-mère. Il lui avait dit que si elle décidait d'en parler ou de le quitter, il la retrouverait et la tuerait, mais pas avant d'avoir tué ma mère. Mémé encaissait les coups en silence, attendant patiemment une chance de s'enfuir. Elle avait étudié à l'école de rang jusqu'en sixième année. Elle ne travaillait pas et n'avait pas d'argent, ni de voiture, ni même de permis de conduire. En fait, elle avait le droit de conduire uniquement en présence de Jos.

Quand ma mère avait sept ans, Jos a quitté la maison pour quelques jours, le temps d'un voyage de pêche. Pendant son absence, mémé et maman se sont sauvées. Ma grand-tante Jeanne les a conduites chez Hélène, qui vivait à Montréal avec son mari et ses neuf enfants. Hélène les a hébergées pendant quelques semaines, le temps de s'assurer que Jos ne les retrouverait pas. Malgré toutes les menaces qu'il leur avait faites, il les a laissées tranquilles.

En quittant leur maison, mémé et maman n'ont pris que le strict nécessaire. Ma mère a dû laisser tous ses jouets en Abitibi. Aujourd'hui encore, ils lui manquent. Elle ressent un vide qu'elle n'arrivera jamais à combler parce qu'il n'est pas matériel. Maman ressentira toujours le besoin d'accumuler les babioles, comme des bouteilles de parfum, des bibelots poussiéreux et des bijoux qu'elle n'a jamais l'occasion de porter. Elle a perdu quelque chose d'irremplaçable. Ce manque la dévore – je peux le constater depuis que je suis toute petite – et il a aussi laissé sa marque dans ma maison intérieure, où, comme l'a dit Bachelard, « tous les coins sont hantés²⁰ » par ma famille, par ses valeurs, ses obsessions. Dans mon cosmos, on retrouve de vieux jouets poussiéreux avec lesquels je n'ai jamais joué : une poupée-singe, une brouette, un sac de billes, des morceaux de casse-tête. Je voudrais pouvoir les rendre à ma mère ; à défaut de cela, je les garde en sûreté à l'intérieur de moi.

²⁰ Gaston Bachelard, *op.cit.*, p. 133.

Pub de yogourt

Une maison, en grec, se dit *oikos*. Comme le yogourt qu'on essaie de nous vendre à la télé, le yogourt familial, convivial et qui devrait (en théorie) nous rappeler notre chez-soi. Un produit rassembleur. Je me suis longtemps questionnée sur le choix du nom de cette marque de yogourt. Aujourd'hui, je crois l'avoir compris.

Ma mère adore la décoration intérieure. Quand ma sœur et moi sommes parties de la maison familiale, elle s'est lancée tête première dans une folie de redécoration étourdissante. Un jour, au magasin, elle m'a montré un petit Bouddha doré qu'elle voulait acheter pour le mettre dans mon ancienne chambre. Ma mère ne connaît rien au bouddhisme, mais Bouddha est une présence réconfortante. Dans sa grande maison vide, il pourrait lui faire oublier sa solitude. Tout ce qui nous entoure, au fond, n'est qu'une image : une photo de Gandhi, de Kurt Cobain, un portrait de Karl Marx, un décalque du Che sur un chandail. Dans tous les cas, ces représentations ont perdu leur sens original, elles ont été dépouillées de leur signification première. Est-ce vraiment si important? Après tout, pour les Grecs, l'« *oikos* n'était ni la maison considérée comme bâtiment (dans ce sens, on disait *domos* ou *doma*), ni n'importe quelle maison [...]. Pour l'homme grec, l'*oikos* [...] signifiait la naissance, l'enfance, l'appartenance à une famille²¹. » Le chez-soi est l'*oikos* de la francophonie, un terme qui regroupe des conditions matérielles et des états émotifs. La maison physique n'importe pas ; c'est plutôt la maison spirituelle, l'appartenance à un lieu, à des gens, qui constitue le vrai chez-soi.

Mon père garde sur sa table de chevet une photo de mon grand-père Jean, où on le voit marcher dans la rue, les mains dans les poches de son blouson. Depuis la mort de Jean, cette photo est devenue un véritable symbole. On la retrouve dans la maison de mes parents, de mes

²¹ Perla Serfaty-Garzon, *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité*, op. cit., p. 53.

tantes et de mes oncles, dans celle de ma cousine. Personne ne sait vraiment d'où elle vient, mais nous avons besoin d'elle pour nous remémorer mon grand-père Jean, pour qu'il fasse partie de notre chez-nous. Nous communions autour d'une image qui ne demeurera jamais qu'une image, une simple photo dont le contexte nous échappe. Ce contexte, je pose à nouveau la question, est-il vraiment si important?

Les forces du monde

Je laisse ma trace sur l'Abitibi : sur les terres, les boisés, les ruisseaux et les routes de petites roches. Tout me parle dans le Nord, comme si le territoire attendait mon arrivée. Mon esprit, lui, avait besoin de ce voyage. Ici, j'arrive enfin à accepter la mort de mon grand-père. En ce sens, habiter le Nord comporte une dimension spirituelle ; j'ai l'impression, à tout moment, de me rapprocher de la mémoire de ma famille. Je sens que l'Abitibi me permet de communier avec les morts. J'arrive vraiment à habiter le Nord, au sens précis où l'entend Maria Villela-Petit, qui commente Martin Heidegger, puisque « l'habitation est considérée comme le lieu central où la conscience de l'être-au-monde intègre et accueille les différentes dimensions de l'univers (la terre, le ciel), de la vie sociale, des hommes (les mortels), et du sacré²². » En Abitibi, je réussis à concilier ma vie et la mort de mon grand-père ; j'honore sa mémoire et lui crée une sépulture digne de ce nom. Un hommage inséparable du territoire.

Mon père a depuis longtemps fait la paix avec l'idée que nous n'aurons jamais d'endroit où nous recueillir en pensant à Jean. Pas de plaque, pas d'urne, pas de pierre tombale. Il a raison. Le lieu n'a pas vraiment d'importance : même si son corps est perdu, son âme subsiste en nous. Nous avons des photos. Nous avons des histoires. Pourtant, si Jean avait une tombe, je me sentirais plus en paix avec son décès. Notre rapport au trépas est, comme tant d'autres choses dans notre société, une construction. Nous avons décidé qu'ériger des monuments était le seul moyen d'honorer les morts. Mais il faut se détacher de cette idée, constater à quel point elle est illusoire. La pierre tombale ne revêt d'importance que si l'on décide de lui en accorder. Elle n'a pas à être faite de pierre. Celle de Jean sera bâtie avec des mots. Une tombe faite d'amour, indissociable du territoire : *Outardes*.

²² Maria Villela-Petit, « L'espace chez Heidegger : quelques repères », *Les études philosophiques*, n°2, 1981, p. 205.

Exil

Mes parents m'ont demandé, lorsque je leur ai parlé de mon projet d'écriture pour la première fois, pourquoi je tenais tant à parler de l'Abitibi. C'est un territoire que je connais peu. Je suis Montréalaise, je suis Candiacoise. Je suis une fille de ville, une fille de banlieue. Pourquoi, alors, vouloir quitter les lieux de mon enfance, les seuls que je connaisse, pour le Nord? Ne dit-on pas que « toute errance, tout exil est rupture *avec soi*²³ », avec son lieu d'appartenance? Pourquoi vouloir m'infliger une telle épreuve?

Pour ma famille, bien sûr. Depuis ma naissance, j'ai été coupée de mon oikos. Montréal est ma maison parce que ma famille s'y trouve aujourd'hui, mais j'ai toujours été convaincue que mon véritable chez-moi se trouvait ailleurs. En un lieu que je ne connais pas : l'Abitibi. Tout « recueillement est [...] œuvre de *séparation* en ce qu'il a pour but une plus grande attention²⁴ », et si j'ai quitté les gens que j'aime, c'est pour mieux les comprendre en me plongeant dans les lieux de leur passé. Même si ma famille n'habite plus l'Abitibi depuis les années 1960, il me fallait y retourner afin d'avoir accès à un pan de son histoire.

Je me devais aussi de mettre une distance entre Montréal et moi afin de pouvoir questionner mon rapport à la ville. L'exil, son mouvement, son errance, n'est qu'une autre incarnation du fait d'habiter, qui « organise le monde à partir d'un centre. [...] La demeure [...] permet le retrait et ouvre sur des horizons, elle organise un univers à partir duquel l'habitant rayonne, va et vient, fait l'expérience du voyage ou de l'exil, mais aussi celui du retour et de l'attachement²⁵. » J'ai réalisé, grâce à mon départ, que je porte en moi plusieurs espaces, et qu'il n'est pas impossible que le centre autour duquel mon habiter s'articule soit double. En

²³ Perla Serfaty-Garzon, « Expérience et pratiques de la maison », *Home Environments. Human Behavior and Environment : Advances in Theory and Research*, vol. 8, New York, Springer, 1985, p. 9. Je souligne.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Perla Serfaty-Garzon, « Habiter », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, *op.cit.*, p. 3.

quittant Montréal, je me suis rapprochée de ce qui symbolise depuis toujours mon oïkos familial, mais j'ai aussi pris conscience de l'importance qu'occupe la ville dans ma vie. À Rouyn, je m'ennuie de Montréal autant que je m'ennuyais du Nord quand j'étais dans mon appartement. J'ai compris, en quittant la ville, que mon attachement au territoire n'est pas exclusif au Nord, et n'a pas à l'être. Ces deux endroits ne sont pas inconciliables, et ça, je n'ai réussi à le saisir qu'en m'exilant.

L'exil est capable de réparer les liens entre soi et le monde, et non pas seulement de les rompre ; le considérer uniquement comme une rupture est très limitatif. Mon départ a plutôt agi comme une réconciliation ; il a réparé mon rapport à l'histoire de ma famille, mais aussi aux multiples territoires sur lesquels se fonde mon identité.

Vautrin

La colonisation de l'Abitibi devait être la solution à tous les problèmes occasionnés par la crise économique des années 1930. Il fallait trouver un moyen d'aider les chômeurs, ainsi qu'un endroit où les envoyer, histoire de désachalander les bureaux d'aide sociale et les logements. Ainsi, lorsque le gouvernement se mit à la recherche de solutions pour les victimes de la crise économique, un nouveau projet vit le jour : le plan Gordon. Ce « [n'était] pas un plan général de colonisation. Il [faisait] partie du système fédéral de secours aux chômeurs, et [visait] à décongestionner les villes, à amener les sans-travail sur la terre²⁶. » Ce n'était plus une mesure pour assurer la colonisation des régions éloignées, plutôt une solution pour se débarrasser des chômeurs et leur trouver une nouvelle vocation : l'agriculture. L'Abitibi, territoire vaste et très peu peuplé, allait servir de terre d'accueil à tous ces chômeurs et à leur famille. Le plan Gordon devait prendre fin en 1935, mais puisque la crise économique n'était pas encore terminée, une seconde mesure fut votée par le gouvernement fédéral, soit l'adoption d'un « plan permanent pour répondre à un besoin permanent²⁷ » : le plan Vautrin, qui comprend des mesures pour que puisse s'effectuer « le retour à la terre des citadins²⁸ », c'est-à-dire de gens ayant peu de connaissance du milieu rural.

En quelques années seulement, l'Abitibi voit ainsi « l'arrivée massive de nouveaux colons grâce au plan Gordon (près de 5500 colons de 1932 à 1934) et au plan Vautrin (plus de 16 500 colons de 1935 à 1937)²⁹. » Des familles pauvres et nombreuses, dépourvues d'espoir et de moyens. Mes arrière-grands-parents ont fait partie de ces premiers colons. Ils avaient perdu leur boulangerie au début de la crise économique, et décidé de prendre eux aussi la route du

²⁶ Roger Barrette, *Le plan de colonisation Vautrin*, mémoire de maîtrise en histoire, Québec, Université Laval, 1972, p. 23. Ici, l'auteur fait référence à l'édition du 11 avril 1933 du journal *Le Devoir*, p. 1.

²⁷ *Id.*, p. 37.

²⁸ *Id.*, p. 20.

²⁹ Paul Trépanier et Richard Dubé, *L'Abitibi-Témiscamingue : terre de bâtisseurs*, Sainte-Foy, GID, 2005, p. 16.

Nord. Mon arrière-grand-père a été envoyé aux alentours de ce qui aujourd'hui porte le nom de Rouyn. Il a aidé à la construction de minuscules paroisses comme Rollet, Montbeillard et Beaudry. Comme tous les autres partis coloniser l'Abitibi, Alphonse était un homme sans expérience manuelle, mais ça n'importait pas. La crise avait fait sombrer le pays dans un climat d'urgence. Il n'y avait pas assez de temps ou de ressources pour enseigner à ces hommes-là ce qu'ils auraient dû savoir pour survivre en Abitibi. Alors, Alphonse Côté et les premiers colons ont dû se résoudre à bâtir des villages rien qu'avec des bœufs pour ôter les souches et des égoïnes pour scier les grands arbres du Nord.

S'ils avaient su s'y prendre, ils auraient peut-être fait ça autrement. Ils auraient peut-être su exploiter la terre, le sol à leur avantage, bâtir des chez-soi au lieu des maisons croches et mal isolées.

La ruine du Nord

Si mes arrière-grands-parents ont décidé, en même temps que bien d'autres, de s'installer dans le Nord, c'était « uniquement ou principalement pour des fins de survie³⁰ ». Ils étaient en effet loin d'être les seuls à avoir de tels motifs. L'Abitibi a été colonisée, durant la crise économique, par des gens appauvris et désespérés qui n'ont trouvé dans le Nord que le froid et l'aridité de la terre. Les colons se tournaient vers l'agriculture parce qu'on leur avait dit que c'était « le premier but de toute colonisation³¹ », mais ils ne disposaient ni des moyens ni du temps nécessaires afin de permettre l'expansion de celle-ci. En ce sens, « le gouvernement québécois promouvait uniquement une agriculture de subsistance³² », et non pas une exploitation de la terre pouvant générer un revenu stable pour les agriculteurs ou pour des investisseurs privés.

À partir du moment où des gisements de minerai furent découverts en Abitibi, la colonisation changea rapidement de vocation pour se concentrer sur les exploitations minières, « tuant dans l'œuf les projets de colonisation agricole³³ ». Les colons, comme mes arrière-grands-parents, n'avaient pas les connaissances techniques nécessaires pour travailler dans les mines, mais quelques-uns se convertirent en mineurs quand même. Après tout, « le travail de mineur était de plusieurs façons comparable à l'époque à celui d'agriculteur. Dans les deux cas, il est physique et dur : il faut travailler le sol, les périodes de repos sont rares [...] et les

³⁰ Jean-Pierre Dupuis, « Le développement minier en Abitibi : les projets des colons », *Recherches sociographiques*, vol. 34, n° 2, 1993, p. 239.

³¹ Benoit-Beaudry Gourd, « Les journaux de l'Abitibi-Témiscamingue 1920-1950. Portrait historique », *De l'Abittibi-Témiskaming*, Rouyn, Collège du Nord-Ouest, Cahiers du Département d'histoire et de géographie, 1979, p. 27-28. L'auteur fait référence à un article d'Hector Authier, « Nécessité de notre journal », *La Gazette du Nord*, vol. 3, n°18, 29 juin 1922, p. 1.

³² Jean-Pierre Dupuis, *op. cit.*, p. 235.

³³ *Id.*, p. 237.

journées longues³⁴. » L'exploitation minière de l'époque ne requérait pas de travailleurs spécialisés, seulement des ouvriers motivés, et elle devint rapidement la seule occupation rentable du Nord. Dans un tel contexte, où l'agriculture ne permettait pas d'assurer la subsistance et où les hommes se voyaient contraints de participer à l'exploitation du territoire pour survivre, un bon nombre des familles arrivées durant la crise économique prirent la décision de retourner en ville : « Le problème des soldes migratoires négatifs en région commence [...] à se faire sentir dès les années cinquante dans des régions comme l'Abitibi-Témiscamingue[.] Entre 1951 et 1991, la région a perdu 79 432 personnes si l'on met en perspective un accroissement naturel de 105 525 personnes en regard d'un accroissement de la population totale de 26 098 individus³⁵. »

Ma famille a fait partie de cet exode. Jean Côté, mon grand-père, a quitté l'Abitibi au milieu des années 1960 pour s'installer avec sa famille à Montréal. Jean n'était pas un agriculteur né, et n'avait pas la patience de s'y mettre avec sérieux. Les possibilités d'emplois étant plus nombreuses et diversifiées à Montréal, je comprends qu'il ait voulu partir. Je suis convaincue que de nombreuses autres familles ont suivi la mienne dans son exode pour les mêmes raisons, et « l'Abitibi, fondée pour perpétuer le mode de vie agricole des Canadiens-Français, [n'a] pas réussi, malgré tous les efforts consentis, à soustraire ceux-ci aux effets négatifs de l'industrialisation capitaliste³⁶. » Le Nord que nous avons devant les yeux, aujourd'hui, porte encore les cicatrices de cette industrialisation ; les mines, les industries d'exploitation sont devenues omniprésentes.

Mon cousin est employé par l'une de ces industries. Il habite à Rouyn et travaille à la Baie-James. Longtemps après que ma famille soit partie de l'Abitibi, Daniel y est retourné et a décroché un contrat en construction pour des exploitants miniers. Il est entrepreneur, il est

³⁴ *Id.*, p. 250. Voir à ce sujet Jean-Charles Falardeau, « L'évolution de nos structures sociales », Marcel Rioux et Yves Martin (Dir.), *La société canadienne-française*, Montréal, Hurtubise, 1953, p. 119-133.

³⁵ Patrice Leblanc, Camil Girard, Serge Côté et Dominique Potvin, « La migration des jeunes et le développement régional dans le croissant péri-nordique du Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 1, 2003, p. 39. Les auteurs font ici référence à l'ouvrage d'Odette Vincent, *L'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, IQRC, 1995, p. 494-496.

³⁶ Jean-Pierre Dupuis, *op. cit.*, p. 232.

riche. Il a compris, lui, ce qui avait échappé à tant d'autres : comment exploiter le territoire. Après tout, il y a de l'argent à faire, quand on s'y prend comme il faut. Plus question d'agriculture ou de champs à labourer. On creuse des trous, on trouve des gisements ; on ouvre des mines, on fait de l'argent. J'ai l'impression que tout cela s'est déroulé aux dépens de la mémoire, comme si on faisait aujourd'hui complètement abstraction d'un grand pan de l'Histoire et de tout l'aspect agricole de la colonisation.

La mémoire ne s'incarne plus dans ce lieu sinon comme manque, comme béance. En envoyant les bulldozers, on n'a pas seulement détruit les constructions ; on a effacé la mémoire de ce lieu, le souvenir du projet communautaire qui s'y est brièvement érigé, et la ruine qui en a résulté³⁷.

La ruine, c'est l'oubli total des gens qui vivaient là avant. On a oublié ma famille et des milliers d'autres, leur labour et leurs espoirs. On a oublié l'agriculture, on a oublié la vie paroissiale, la vie communautaire, la vie de famille ; on a oublié la colonisation. À voir l'état des villes, à voir la situation économique de l'Abitibi, on penserait aujourd'hui que cet immense territoire a été défriché uniquement pour que les grandes compagnies puissent éventuellement en tirer profit.

Bien entendu, il existe encore une certaine diversité économique en Abitibi. Ce n'est pas comme à Fermont, pas comme dans les *vraies* villes minières. À Rouyn, il y a des commerces, des restaurants, des boutiques, un Cégep, en plus de l'exploitation forestière et minière. Selon le site Internet du Ministère de l'Immigration, les secteurs de l'exploitation minière et forestière en Abitibi « représentent 30 % des emplois de la région, alors que le secteur des services, celui de la santé et celui de l'éducation regroupent 70 % des emplois³⁸ ». Pourtant, malgré cette diversité qui existe sur papier, j'ai l'impression que les commerces ne font pas de vieux os. Il n'y a pas beaucoup d'argent à faire dans la restauration, encore moins dans la vente au détail. J'imagine que les restaurants et boutiques connaissent un roulement ponctuel. Celui-ci découle d'une violence faite au commerce par le capitalisme de monopole, qui étouffe toute tentative

³⁷ Laurence Olivier, *Répertoire des villes disparues* suivi de *Langues discrètes*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, UQAM, 2013, p. 127-128.

³⁸ Gouvernement du Québec, « La région de l'Abitibi-Témiscamingue en bref », *Site officiel du gouvernement du Québec*, en ligne, <<http://immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/region/abitibi-temiscamingue.html>>, consulté le 25 janvier 2015.

de diversification économique. C'est cette même violence qui a empêché l'agriculture, jadis, de prendre son expansion :

Dans les villes mono-industrielles en général, et peut-être à plus forte raison dans les villes minières, on est témoin d'un effet de loupe : la violence du capitalisme, sous le verre grossissant de l'exploitation minière, y est plus massivement évidente qu'ailleurs. Ces villes témoignent d'une consommation sans frein[.] Il n'y a pas, dans cette industrie, de souci (ni de possibilité) de renouvellement des ressources, comme il y en a dans l'agriculture (quoique de moins en moins) : ce qui se présente à la place, c'est une dilapidation qui n'aura de fin que lorsque la terre sera vidée de tout³⁹.

Ce qui rapporte peu, selon cette logique, ne mérite pas qu'on s'y attarde. Exploitation à outrance, donc, des forêts et du minerai. Mais pour combien de temps encore? On ne sait pas. Ce passage à l'industrialisme présage l'obsolescence éventuelle du Nord. « Toutes les villes mono-industrielles, dès leur fondation, portent en elles la menace de leur anéantissement⁴⁰. » Une fois le minerai épuisé, une fois la terre asséchée et devenue stérile, une fois les arbres arrachés, même l'industrie désertera le Nord. Alors, il ne restera plus rien ; plus de ressources, plus de gens, plus de mémoire.

³⁹ Laurence Olivier, *op. cit.*, p. 130-131.

⁴⁰ Laurence Olivier, *op. cit.*, p. 128.

Cet amour manque au Nord

La terre est, à plusieurs égards, un animal sauvage. Elle est animée de forces qui échappent à notre compréhension, et surtout à notre contrôle. Il faut s'y prendre, dans notre rapport à la terre, avec cette « force de transformation secrète prodiguant la vie⁴¹ » qu'est la douceur. Les colons qui ont vécu l'aventure du Nord en même temps que ma famille, pour la plupart, ne savaient pas comment faire. On ne peut les blâmer. Le Nord, après tout, n'est pas facile d'approche. En Abitibi, les sapins sont droits et forts. La chasse est bonne. La pêche aussi, si on aime les brochets, mais ce sont des poissons coriaces et pleins d'arêtes. La terre est riche, mais il faut du temps et de la patience pour y faire pousser des légumes, ce dont peu de gens disposaient à l'époque de la colonisation.

Malgré toutes les embûches, les colons étaient tenaces. De leur acharnement a découlé une violence faite à la terre, un manque de respect par rapport à ce qu'elle avait à donner. On ne peut pas posséder un lieu sans qu'il nous habite aussi, car « l'habiter équivaut à une prise de responsabilité. Il s'agit d'un engagement de l'être à assumer sa part dans le travail civilisateur — l'habitabilité du monde naturel et social — que l'être doit accomplir dans la société et dans son action sur la nature⁴². » Il faut s'y prendre avec le même respect qu'on voudrait que le territoire témoigne, avec la même patience et la même « passivité active qui peut devenir une force⁴³ ». Pour qu'il s'épanouisse, il faut du temps, de l'amour, de la patience. Il faut comprendre, accepter, et composer avec ce qui est là dans le respect, sans chercher à trop avoir, dans une douceur qui « est d'abord une intelligence, de celle qui porte la vie, et la sauve et l'accroît⁴⁴ ». Il faut prendre en charge le territoire pour l'aider à occuper la place qui lui revient, pour l'aider à grandir et à suivre son ordre naturel de progression. Refuser une telle douceur à l'endroit de la terre, c'est faire violence à la fois à celle-ci et à soi-même.

⁴¹ Anne Dufourmantelle, *La puissance de la douceur*, Paris, Payot et Rivages, 2013, p. 17.

⁴² Perla Serfaty-Garzon, *op. cit.*, p. 3.

⁴³ Anne Dufourmantelle, *op. cit.*, p. 15.

⁴⁴ *Id.*, p. 28.

La relation de réciprocité, l'amour qui unit les hommes et l'espace, qui ouvre l'espace et permet la vie, cet amour manque au Nord. Faire violence pour tirer profit des choses, sans prendre le temps de constater ce qui est et ce qui pourrait être possible, c'est nier la responsabilité qui découle directement du fait d'habiter un territoire. Après le départ des colons, de ma famille, sont venus les ouvriers spécialisés. Il y avait du profit à faire dans le Nord, dans les mines et les forêts ; si on n'y était pas parvenu avant, c'était par manque de formation, par manque de moyens. Une fois la crise économique terminée, il n'y avait plus d'urgence à envoyer des hommes dans le Nord. Les corporations avaient désormais tout leur temps pour former des ouvriers spécialisés en exploration minière et en déforestation. En exploitation du territoire. Ces nouveaux ouvriers sont arrivés à Val d'Or avec leurs instruments de mesure, leurs machines, leurs pelles mécaniques et leurs grues non pas pour ouvrir et comprendre, mais pour déchirer et dompter. Pour dominer. Pour vaincre.

Les hommes ont peu d'égards pour le territoire. Pour la maison, par contre, c'est le contraire. Comme l'a constaté Serfaty-Garzon, l'Homme a rapidement compris que :

le bâtiment [donne] satisfaction, [...] c'est-à-dire qu'il ne [s'accomplit] comme maison qu'après le mouvement d'attention et d'amitié de l'habitant envers lui-même. Mouvement à partir duquel l'habitant peut agir sur le monde, adoucir ses rugosités, [...] répandre sur lui une douceur qui est l'essence de l'habitabilité du monde⁴⁵.

Il faut accorder cette même attention au territoire. Il ne s'ouvrira pas à nous si nous ne le traitons pas avec plus de douceur, plus de soin, plus d'amour. Il est en colère. Il ne veut pas se laisser écraser et dominer de la sorte. Après tout, il peut ressembler à un animal sauvage, peut *sembler* être un cheval que l'on peut dompter, mais il ne l'est jamais vraiment. Il est impossible de maîtriser complètement la terre. Les mines s'écrasent sur les mineurs. Les hommes meurent gelés dans la forêt. Des randonneurs sont attaqués par des ours. Des cours d'eau inondent des maisons. Peut-être qu'en vivant avec la terre, au lieu de vivre contre elle, on saurait comment éviter ça. Peut-être aussi que non. Peut-être suis-je trop naïve.

⁴⁵ Perla Serfaty-Garzon, *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité*, op.cit., p. 57.

Je respecte ceux qui ont abdicé, ceux qui sont partis, comme Jean. Mieux vaut reculer humblement que se tuer à une tâche stérile. Parfois, il faut savoir renoncer. Papa dit que Jean était lâche, mais moi, je pense que mon grand-père avait raison.

Le réflexe

Une histoire racontée par ma grand-mère a marqué mon imaginaire d'enfant : celle du « bœuf à Marion », comme elle l'appelait. Un voisin des Côté, monsieur Marion, avait un taureau. Un jour, pendant que monsieur Marion lui donnait à manger ou s'affairait dans son box, le taureau est devenu agressif. Il a encorné Marion et l'a lancé à l'autre bout du box. Les hommes des alentours ont accouru, mais le taureau enragé se dressait entre eux et Marion, les empêchant de lui porter secours. C'est ici que l'histoire, dans ma mémoire et sans doute aussi dans celle de ma grand-mère, devient floue. Elle dit qu'ils ont entendu Marion hurler et agoniser pendant des heures avant que les hommes ne se décident à abattre le taureau. Ça me semble invraisemblable. Pourtant, je crois que la véracité des faits importe ici moins que la fascination que m'a inspiré ce récit.

À travers une histoire comme celle-là, j'ai commencé à imaginer mes ancêtres comme des gens d'un courage et d'une volonté exemplaires. Ils avaient tous l'air d'être des personnages de romans. Colette était ma Jane Eyre. Rachel était ma Rose-Anna Lacasse. Jean était mon Maheu. L'Abitibi, que je ne connaissais que de nom, que d'histoires, prenait dans mon imaginaire d'enfant des proportions gigantesques. Ça devait être un territoire beaucoup plus vaste, beaucoup plus coloré, beaucoup plus vivant que ma morne banlieue, que la bruyante et nauséabonde Montréal, que tout ce que je connaissais alors. Ça devait être un endroit fabuleux et digne des braves gens de ma famille, parce que « le corps garde mémoire de son ancrage natif dans le monde⁴⁶ » et que je nous croyais une race du Nord. Une belle famille d'épinettes blanches avec de la sève plein les veines. Dans ma tête d'enfant, l'Abitibi était le véritable oikos des Côté.

Les récits de l'Abitibi, depuis mon enfance, m'appellent à une mémoire ancestrale, à la réminiscence d'un temps que je n'ai jamais connu, un temps grandiose de force et de résilience.

⁴⁶ Thierry Paquot, *op.cit.*, p. 291.

Si « la manière d'être habituelle d'une personne est le "réflexe" de son mode d'habitation⁴⁷ », je suis convaincue que l'Abitibi a laissé sa trace en moi avant même que je naisse. Une marque indélébile, le point de départ indéniable de mon identité. Je ne peux en faire abstraction, je ne peux mettre de côté ma fascination pour le Nord quand j'écris. « Quelqu'un, quelque chose parle en moi. Je suis précédée, ma volonté est précédée. J'habite un corps déjà habité⁴⁸ » par le Nord, par ma famille, même par l'histoire du bœuf à Marion.

Malgré toute ma bonne volonté, je n'aurais pas été capable d'écrire, à ce stade-ci de ma vie, autre chose que l'histoire de ma famille. Elle me fascine et m'habite depuis trop longtemps pour que je puisse faire autrement.

⁴⁷ Perla Serfaty-Garzon, « Habiter », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, op. cit., p. 3.

⁴⁸ France Théorêt, *Journal pour mémoire*, Montréal, L'Hexagone, 1993, p. 76.

Effacement

En 1935, mon arrière-grand-mère Rose-Alma et ses sept enfants sont allés rejoindre Alphonse dans une petite cabane de bois au milieu d'un champ. Le village s'appelait Beaudry. *On n'avait rien, mais on était heureux*, mémé me le répète tout le temps. Ils étaient pauvres mais mangeaient à leur faim. Ils avaient assez de vêtements chauds pour traverser l'hiver. Personne, dans la génération de ma grand-mère, n'est mort de froid, des complications d'un rhume ou d'une pneumonie.

Mais survivre ne rend pas heureux. Manger des patates non plus. Un vide s'est créé graduellement, sans qu'on s'en rende compte, jusqu'à ce que ma famille ne soit plus capable de rester en Abitibi. Jusqu'à ce qu'elle doivent aller vivre dans un endroit où le futur était envisageable : à Montréal. Je n'ai jamais pu accepter cet abandon de la terre. Je peux comprendre le découragement face aux conditions de vie difficiles, je peux comprendre l'envie d'aller voir ailleurs. En tant qu'exilée de la banlieue – j'y ai grandi et passé toute mon enfance pour ensuite emménager à Montréal – je peux comprendre que ce que nous désirons puisse parfois se trouver ailleurs, qu'il faille quitter les lieux qui nous habitent pour mieux les retrouver.

Le problème n'est pas tant le départ de ma famille que le peu de traces qu'elle a laissées là-bas. La grande Histoire oublie trop facilement les petites gens. Depuis les débuts de leur écriture, « les femmes font l'histoire de tout cet innommé qui n'a pas pris place dans l'histoire officielle⁴⁹ », consacrant des ouvrages à la sœur d'untel, à la femme d'untel. Ce sont des histoires, certes, mais non officielles et qui « adoptent une tangence littéraire et fictionnelle. Dégagées des obligations d'exactitude et de vérité, elles peuvent approcher ces destins

⁴⁹ Sylvie Massé, *La deuxième culture : littérature féminine au Québec de 1935 à 1980*, thèse de doctorat en philosophie, Québec, Université Laval, 2000, p. 6.

particuliers dont il reste souvent trop peu de traces pour en dresser un portrait précis⁵⁰. » Le même genre de projet peut me permettre d'inscrire ma famille dans la grande Histoire de la colonisation du Nord. Avec mes poèmes, je peux enfin réparer, au moins en partie, son effacement du territoire.

⁵⁰ Évelyne Ledoux-Beaugrand, *Imaginaires de la filiation*, Montréal, XYZ, 2013, p. 195.

II – EN MON CORPS D'ÉPINETTE

S'enraciner

Mon identité est en mouvance. Le temps me change, m'étoffe, me vulnérabilise constamment. Le contact avec l'autre me transforme encore plus. Comme l'écrit Gilles Deleuze, au sein de la rencontre « chacun pousse l'autre, l'entraîne dans sa ligne de fuite, dans une déterritorialisation conjuguée⁵¹ ». Ce qu'on était hier se métamorphose, fait place à mille changements dans notre caractère, dans nos habitudes. On donne, on reçoit. Ainsi, des possibilités nouvelles s'inscrivent transversalement dans la rencontre avec l'autre ; non pas la possibilité d'une amitié, ou d'un couple, mais celle de l'ouverture d'un territoire nouveau *entre* soi et l'autre, constamment découvert et réappris.

Nous sommes imprévisibles. On ne peut jamais anticiper les changements qui s'opéreront en nous tout au long de notre vie. Je le comprends, je suis consciente de ma vulnérabilité et du caractère évanescent de ma personnalité. Après tout, j'ai peu de contrôle sur la personne que je suis. Pourtant, cette fragile équation contient une constante : ma famille, et l'héritage qu'elle m'a légué. Les changements de mon identité s'opèrent toujours sur les mêmes bases. Mes racines, mes fondations sont immuables. Ce qui s'actualise, dans le contact avec l'autre, dans le changement, dans la fragilité, est une virtualité que je portais déjà en moi. Une possibilité déterminée par un bagage identitaire que je suis seule à porter.

Ce bagage, la trame de fond de notre existence sur laquelle s'érige notre identité, est constitué de valeurs qui nous sont inculquées pendant l'enfance. « Le rapport à l'enfance, inscrit dans la mémoire de l'enfance, constitue un élément déterminant [à l'égard de] la position cardinale qu'occupe la mémoire dans la constitution du soi, dans la construction du *selfhood*⁵². » Quand nous sommes enfants, nous sommes extrêmement sensibles aux opinions qui nous entourent ; nous rejetons les valeurs qui ne nous conviennent pas, et absorbons les

⁵¹ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996, p. 56.

⁵² Alain Turmel, « Mémoire de l'enfance et construction de soi », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 2, 1997, p. 60.

autres. Elles constituent les bases de notre identité et s'élaborent principalement en fonction des gens que nous côtoyons, c'est-à-dire notre famille. On développe, au sein de celle-ci, une manière d'interagir avec l'autre, de le comprendre, de l'écouter, de l'accepter. Par la suite, on transpose ses habitudes dans un autre contexte : à l'école, avec nos amis, en société, en amour.

La famille dont je parle ici n'a pas besoin d'être constituée de nos parents, frères et sœurs véritables ; qu'on grandisse avec une famille d'adoption, en foyer d'accueil ou avec un membre de notre famille éloignée, l'effet sur notre développement demeure le même. Notre identité s'élabore toujours *en réaction à*, qu'on passe sa vie à détester ses parents, leurs décisions, leur mode d'existence, ou, au contraire, qu'on choisisse de les imiter. Dans tous les cas, on porte toujours sa famille en soi ; dans son caractère, sinon dans son cœur.

L'amour que je leur porte

Le gouvernement du Québec a décidé, pendant la crise économique des années 1930, de remettre en application l'« Acte portant privilège aux pères ou mères de famille ayant douze enfants vivants », sur l'octroi de terres aux familles nombreuses. Selon cette loi, « les pères et mères de famille, sujets britanniques, domiciliés en cette province, qui ont douze enfants vivants nés en légitime mariage ont droit à une concession [...] de cent acres de terres publiques⁵³. » Mon grand-père Jean avait grandi dans la pauvreté. Quand il épousa la jeune Colette Boisvenu, l'idée d'avoir douze enfants pour gagner une terre lui sembla particulièrement alléchante. Douze enfants vivants pour avoir une terre. Douze enfants bien portants. Ils n'y arrivèrent jamais. Colette eut neuf enfants, dont un mourut en bas âge, et elle fit quatre fausses couches.

En Abitibi, chaque village avait son école de rang, où étudiaient tous les enfants entre cinq et douze ans. Papa dit que Colette aurait aimé être maîtresse d'école, mais qu'elle se maria trop jeune et fut enceinte sans arrêt pendant seize ans. En ville, elle aurait peut-être eu la liberté d'avoir un métier malgré sa grande famille. En ville, Colette aurait pu faire ce qu'elle voulait. Mais pas à Rollet. Ce n'est que plus tard, après la mort de Jean, que Colette put enfin exercer un métier. Elle alla travailler dans une cafétéria, de la mort de Jean jusqu'à l'âge de soixante ans. Ma grand-mère n'a pas été la seule à devoir passer sous silence ses passions à cause d'oppressions sociales et religieuses. À travers la littérature des femmes, je peux constater la tragique universalité de ce que Colette a vécu, et de ce qu'elle a dû sacrifier. Je retrouve mes grands-mères dans les romans d'Anne Hébert, de Gabrielle Roy, mais aussi de Charlotte Brontë

⁵³ Gouvernement du Québec, « Acte portant privilège aux pères ou mères de famille ayant douze enfants vivants », 53 Victoria, chapitre 26, sanctionné le 2 avril 1890. Documents de loi numérisés et disponibles sur le site web de l'Assemblée nationale, en ligne : http://www.google.ca/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=2&ved=0CCMQFjAB&url=http%3A%2F%2Fwww.bibliotheque.assnat.qc.ca%2FDepotNumerique_v2%2FAffichageFichier.aspx%3Fidf%3D137308&ei=o7AvVcnSAYeQyQSFYCoDA&usq=AFQjCNEyfwJqWt1aBhIX9Q35kIvWL7Y1Q&bvm=bv.91071109,d.aWw, consulté le 15 décembre 2014.

et de Marguerite Duras. Trop de femmes ont dû, comme ma grand-mère, abandonner une vocation au profit d'une famille. Trop de femmes se sont retrouvées captives de leur situation familiale ou matrimoniale.

Pour ma grand-mère, comme beaucoup d'autres femmes, ce fut hors du mariage que l'échappatoire aux rôles traditionnels se présenta. Veuve, Colette devint libre de faire ce qu'elle voulait. Elle devait subvenir aux besoins de sa famille et pouvait enfin considérer une existence hors de la maison. En cela, la vie de Colette me rappelle celle d'Irène, la femme du révérend Jones dans *Les fous de Bassan* d'Anne Hébert, pour qui « la maison [...] du mari signifie [...] l'enfermement et les tâches quotidiennes⁵⁴ », et où « quitter la maison, c'est abandonner, au moins de façon temporaire, les rôles traditionnels (servante, femme soumise, femme muette)⁵⁵ ». Bien que ma grand-mère n'ait pas connu une fin aussi tragique qu'Irène, qui finit par se suicider, son existence fut tout de même ponctuée d'embûches auxquelles elle fit toujours face avec courage. En cela, son destin me rappelle aussi celui de Florentine Lacasse, l'héroïne de *Bonheur d'occasion*, qui se résigne à épouser Emmanuel le soldat en sachant qu'elle serait libre dès qu'il aurait quitté le Canada pour aller se battre en Allemagne.

Dans mon écriture, je me devais de réserver une place aux femmes merveilleuses dont je suis la descendante. Trop de gens ont tendance à oublier l'Histoire, alors que « sans la mémoire de ce qui fut accompli, nous allons vers l'oubli⁵⁶ ». Je jouis aujourd'hui de privilèges qui découlent de nombreuses années de lutte, et je ne peux passer ces batailles sous silence. Je ne peux m'empêcher de croire que c'est grâce à des femmes comme ma grand-mère Colette que j'ai aujourd'hui autant de liberté, autant de possibilités d'avenir, et que je peux espérer de n'avoir pas à choisir entre une famille et une carrière. Écrire sur l'Abitibi, écrire sur ma famille, c'est aussi vouloir rendre hommage à celles qui, comme Colette, m'ont permis de devenir la femme que je suis aujourd'hui. Écrire mes aïeules, c'est témoigner de leur courage, de leur détermination, de leur force. C'est écrire, avant tout, l'amour que je leur porte.

⁵⁴ Katri Suhonen, *Prêter la voix. La condition masculine et les romancières québécoises*, Québec, Nota Bene, 2009, p. 68.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ France Théorêt, *Manifeste d'écrivaines pour le XXI^e siècle*, Laval, Trois, coll. « Trois guinées », 1999, p. 13.

Le corps en chantier

La société, même si elle a beaucoup évolué et si elle reconnaît aujourd'hui aux femmes beaucoup plus de droits qu'avant, exerce toujours une pression sur elles (et sur les hommes, bien sûr) pour qu'ils adoptent une identité sexuelle⁵⁷ typée. Cette identité, que l'on nomme *gender*, correspond au « rôle sexué [d'un individu] dans la société⁵⁸ », mais désigne surtout une construction « qui a trait à la différence entre les sexes sans connotation strictement sexuelle⁵⁹ », fabrication qui ne se base donc pas sur des différences biologiques observables, mais plutôt sur la conception sociale que nous avons de la différence sexuelle, limitant de ce fait l'identité des hommes et des femmes à des stéréotypes.

Parmi ces stéréotypes, nous retrouvons l'idée que la force serait l'apanage de l'homme et que la responsabilité de s'occuper des enfants incomberait naturellement à la femme, qui serait en outre inférieure à l'homme et mériterait de moindres considérations et un moindre salaire. Ces idées préconçues varient en fonction des milieux dont elles proviennent (on ne s'attendra pas aux mêmes comportements chez les femmes en Occident et en Asie, ou en Afrique du Sud), mais elles n'ont aucun fondement logique. La « sexualisation⁶⁰ » est le nom que nous donnons au processus par lequel nous intégrons ces idées fausses sur les identités sexuelles, idées qui modifient considérablement la manière dont nous percevons les autres et celle dont nous interagissons avec eux.

Le Québec a longtemps maintenu une conception sexuelle figée, correspondant à un horizon d'attente socialement et idéologiquement très étroit à l'égard du comportement des

⁵⁷ Guy Bouchard emploie le terme « sexual » pour qualifier tout trait lié à la différence des sexes, mais ne comportant aucune référence strictement sexuelle ou biologique.

⁵⁸ Katri Suhonen, *op. cit.*, p. 21.

⁵⁹ Guy Bouchard, « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », *Philosophies*, vol. 18, n° 1, 1991, p. 123, notes de bas de page.

⁶⁰ *Ibid.*

hommes et des femmes. À mon avis, la littérature du terroir est emblématique des représentations sexuelles qui ont longtemps dominé les esprits au Québec. Il s'agit, après tout, d'un courant littéraire extrêmement moralisateur et reprenant des idées qui avaient une très grande influence sur la manière dont les gens vivaient, du XIX^e siècle au milieu du XX^e. « Ce qui différencie la littérature des débuts du XX^e siècle de la précédente, c'est son engagement idéologique. L'écrivain devient une sorte de promoteur du retour à la terre⁶¹ », mais aussi un promoteur des différents rôles sociaux et sexuels que doivent occuper les membres de la société québécoise et, plus particulièrement, les membres d'une même famille.

Les romans du terroir, comme *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *Le Survenant* de Germaine Guèvremont ou *La terre paternelle* de Patrice Lacombe, mettent tous en scène un modèle familial similaire. Ce modèle est habituellement composé de trois ou quatre membres. Le patriarche est au cœur de la famille ; il travaille manuellement et pourvoit au bien-être des siens. « Puissance vitale, pouvoir, politique, voici les valeurs fortes rattachées au père⁶². » Le « pouvoir » qui se voit conféré au patriarche des romans du terroir est relatif ; bien souvent, le roman le présente comme un vieil homme qui, bien qu'encore fort et viril, devra bientôt cesser le travail. Il se tourne alors vers son fils dans l'espoir de lui léguer sa terre et l'ouvrage de sa vie. Le fils, véritable ou parfois symbolique, comme le Survenant aux yeux du patriarche Didace Beauchemin, est donc celui qui incarne l'espoir d'une descendance forte et saine. Le rôle de la femme, dans ce genre de romans et dans la société québécoise sous le joug de la religion, est habituellement limité à la procréation ; la mère est morte en couches, ou est « emprisonn[ée] dans le rôle maternel⁶³ » et devenue un corps qui enfante à répétition, un peu comme ma grand-mère Colette. La fille de la famille, lorsqu'elle est représentée, a une personnalité peu définie puisqu'elle ne deviendra personnage à part entière qu'au moment où elle prendra époux et deviendra matrice à son tour, comme sa mère.

⁶¹ Maurice Lemire, « De *Maria Chapdelaine* au *Survenant* », *Cap-aux-diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 65, 2001, p. 20.

⁶² Lori Saint-Martin, *Au-delà du nom : la figure du père dans la littérature québécoise*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2010, p. 29.

⁶³ Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec Amérique, 1990, p. 32.

Bien que ce modèle de la famille date de plus d'un demi-siècle, il a toujours une incidence sur les rôles sexuels tels que nous les percevons aujourd'hui. Les mentalités ont beaucoup évolué, et nous avons tous et toutes une plus grande liberté d'action aujourd'hui, mais certains préjugés persistent dans les milieux conservateurs et religieux. Ils concernent surtout la place de la femme dans la société.

L'histoire, comme le soulignent, entre autres, Charlotte Perkins Gilman et Simone de Beauvoir, a été monopolisée par les hommes, tandis que les femmes, conçues comme étrangères, étaient réduites à leur sexe et à la fonction de reproduction, confinées au foyer ainsi qu'aux activités dites féminines⁶⁴.

Ma meilleure amie du secondaire venait d'une famille très catholique. Sa mère lui répétait souvent, devant moi et en privé, à ses dires, qu'il était important qu'elle trouve un bon parti, un gentil jeune homme, catholique bien entendu, afin de fonder une famille. Certes, les mentalités évoluent, mais c'était exactement le genre de discours qu'on tenait à mes grand-mères, j'en suis convaincue. De plus, la très faible contribution féminine à certaines professions ou à certains milieux montre clairement elle aussi les progrès qu'il nous reste à faire au niveau des mentalités et des conceptions du *gender*. Une de mes amies du Cégep a étudié l'ingénierie civile à la Polytechnique. Sa cohorte comportait environ deux cents personnes, dont seulement quatre femmes. Je n'accepte pas de croire qu'aussi peu de femmes s'intéressent à l'ingénierie civile. Je crois plutôt que peu d'entre nous ont été encouragées à voir en ce domaine une possibilité de carrière.

En dépit de tout cela, la famille a constitué pour moi un havre où j'étais à l'abri de la pression sociale qui incite à adhérer à une autorité patriarcale et réductrice envers les femmes. « C'est dans la famille que se transmettent les rôles sociaux du sexe⁶⁵ », et c'est chez moi que j'ai commencé à développer un horizon d'attente beaucoup plus vaste quant aux identités sexuelles que celui de mon amie du secondaire, par exemple. « La famille est le langage [...] premier pour parler de la chair⁶⁶ », et à cause de cela sans doute, les comportements de mes

⁶⁴ Guy Bouchard, « L'homme n'est pas humain », *Laval théologique et philosophique*, vol. 46, n° 3, 1990, p. 310.

⁶⁵ Lori Saint-Martin, *op.cit.*, p. 41.

⁶⁶ Paquot, Thierry, *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009, p. 295.

parents, autant que ceux ma famille éloignée, ont eu une influence énorme sur l'idée que je me fais des *gender* aujourd'hui. Après avoir entendu maintes histoires concernant mes grands-mères, leur force de caractère et leur détermination, j'ai développé une idée de la féminité liée à une fougue et à un courage certains. Après avoir entendu parler de Jean, qui avait abandonné l'Abitibi parce que c'était trop de travail pour lui (et qui était – j'en parle rarement – alcoolique et insolvable au point de laisser à sa veuve et à ses enfants une dette considérable), je n'ai pas appris à percevoir l'homme comme supérieur à la femme ni porteur d'une autorité irrévocable. Papa, quand j'étais petite, me disait que je ne devrais jamais laisser un homme me dicter ma conduite ou mes pensées. Maman me disait que je pouvais tout avoir : une tête sur les épaules, une carrière, une famille et une histoire d'amour digne d'un conte de fées. Mes parents m'ont ouvert toutes les portes pour que je puisse un jour devenir une femme accomplie.

Je parle constamment de mes grands-mères, de ce qu'elles m'ont permis d'accomplir ; mais je n'oublie pas que mes parents, plus directement et avec encore plus d'amour, m'ont tout donné.

Catherine la maudite

Quand j'étais petite, mon père me disait que mon nom venait d'une pièce de Shakespeare : *La mégère apprivoisée*. Il m'en citait toujours la même réplique. Après avoir lu la pièce, je sais maintenant qu'il la citait à tort et à travers ; pourtant, c'est son interprétation qui a marqué mon enfance, c'est sa mémoire qui a influencé la mienne : « Cateau la belle, Cateau la grande, mais parfois, Cateau la maudite. »

La pièce se déroule à Vérone. Catharina, dite Cateau, est une femme acariâtre qui refuse toutes les demandes en mariage qui lui sont présentées. Son père doit la marier avant sa sœur cadette, Bianca. La jeune sœur est une fille charmante qui a de nombreux prétendants, et puisque le père veut conclure le mariage de ses filles le plus rapidement possible, il force Catharina à épouser un homme nommé Petruchio pour ensuite pouvoir marier Bianca à l'un de ses riches prétendants. Or, Petruchio considère son mariage comme un défi. Il veut dominer sa nouvelle épouse, l'apprivoiser, briser son esprit de rébellion et faire d'elle une femme soumise. Il amène donc Catharina dans son château et lui refuse toute nourriture et tout sommeil pendant des jours et des jours. Il la torture, physiquement et psychologiquement. Lorsqu'est célébré le mariage de Bianca, Catharina et son mari reviennent à Vérone, où Petruchio se vante d'avoir apprivoisé sa mégère d'épouse. À la fin de la pièce, Catharina monologue sur les vertus de l'obéissance, et tout le monde est heureux.

En apparence, cette pièce a tout pour plaire aux standards moraux de l'époque d'Élisabeth I^{re}. Pourtant, mon père a toujours compris le monologue final comme un sarcasme. Papa disait que Shakespeare manipulait les codes de la comédie pour faire passer des idées qui auraient été intolérables à son époque. D'après lui, Catharina faisait semblant d'être apprivoisée. Il disait que Petruchio était un idiot qui se complaisait dans une illusion de contrôle, et que Catharina était plus intelligente que lui parce qu'elle avait compris comment avoir le dessus sur sa cruauté ; si elle lui disait ce qu'il voulait entendre (sans même y croire,

là est la clé), il la penserait soumise et arrêterait de la torturer. C'est effectivement ce qui arrive à la fin de la pièce. Papa croyait qu'en fin de compte, l'appivoisement de la mégère n'était qu'un artifice, et que celui de Petruccio était complet. Je n'ai pas trouvé de livre corroborant les croyances de mon père. Pourtant, c'est cette interprétation et cette réplique mal citée qui ont marqué mon enfance. Mon père m'a toujours dit qu'un jour je serais comme Cateau : une femme forte avec une tête sur les épaules et du caractère. Il me disait qu'il fallait que je m'impose, que je dise ce que je pense. Surtout, que je ne devais jamais laisser quiconque m'empêcher de faire quelque chose sous prétexte que je suis une femme. « Le corps est une matière souple, malléable, qui prend forme par effet de conformation aux savoirs et valeurs en vigueur dans une société⁶⁷. » Sans mon père, j'aurais pu, moi aussi, me laisser convaincre de me taire, comme tant d'autres femmes encore aujourd'hui. Au contraire, je me suis indignée.

En grandissant, je me suis bâti une identité, un intellect de féministe. Catharina est mon inspiration, celle qui, à mes yeux, est « une force subversive qui ébranle, questionne et critique les croyances en *une vérité*⁶⁸ » : le patriarcat monolithique. Sa force vient du fait qu'elle comprend les mécanismes de la société dans laquelle elle vit, et cette connaissance lui permet de mieux les dérégler. Je crois qu'on pourrait atteindre l'égalité des sexes en adoptant la même posture que Catharina, avec le même esprit de désobéissance sournoise qui aurait permis à Shakespeare de briser les carcans de son époque. Ainsi, je cherche, comme Julia Kristeva, « une identité féminine qui résisterait à toute définition⁶⁹ », et pour la trouver, je dois considérer les mécanismes déjà présents, je dois les connaître et les comprendre pour mieux les déconstruire. Comprendre la boîte pour mieux la faire exploser, ainsi que les idées préconçues, ainsi que le *gender*.

Ce qu'il m'est possible de faire aujourd'hui, je le dois aux femmes merveilleuses et insurgées qui ont, comme mes grands-mères, ouvert la voie pour moi. Colette a commencé à utiliser des contraceptifs dès qu'elle en a eu légalement le droit, peu importe ce que pouvaient penser ses voisins. Rachel a quitté son mari violent pour venir vivre seule à Montréal, elle qui

⁶⁷ Katri Suhonen, *op. cit.*, p. 54.

⁶⁸ *Id.*, p. 51.

⁶⁹ *Id.*, p. 59.

était sans éducation, sans permis de conduire, sans possibilités d'avenir, mais qui avait de l'espoir. Seulement de l'espoir. Je dois considérer leur legs, je dois considérer leurs percées dans le patriarcat. Alors, j'écris des hommes rompus. J'écris une descendance brisée, délaissée par les hommes et dont une femme prend le relais. J'écris une femme qui donne voix, qui écoute, qui comprend mieux que ses ancêtres masculins. Une femme qui prend une place qui ne lui revenait pas pour mieux faire éclater le moule.

Écrire l'homme

Même si les femmes occupent une place importante dans mes écrits, *Outardes* sera dédié à la mémoire de mon grand-père Jean. Le masculin a longtemps symbolisé, pour moi, une porte d'entrée dans le monde. Je partage avec Valérie Bourdon cette perception de ce que peut permettre le masculin, dans la société :

Le masculin, c'était mon passeport, ma carte de visite, le visage, le corps que je voulais. Ça m'emmenait partout, me propulsait. J'avais besoin d'un corps comme ça pour toucher le réel. Pour écrire, j'avais besoin de ses mains, de ses doigts amochés. D'un corps éprouvé, marqué par les éléments, proche de la matière, un corps de route dure et de glace noire. Un corps industriel aussi, un corps-objet : quelconque, usé. Avec ce corps-là, j'étais assurée d'être dans le monde, le concret du monde⁷⁰.

Pourtant, en écrivant *Outardes*, j'ai compris qu'écrire l'homme ne me rendait pas homme, et me permettait plutôt d'envisager non seulement l'affirmation de mon identité, mais aussi sa différence. Je suis femme, je suis écrivaine. Je ne serai jamais homme, mais j'appartiens tout de même au monde qui m'entoure ; j'y vis, j'y évolue avec ma sensibilité toute féminine, avec mes idées de jeune femme de vingt-trois ans.

Écrire l'homme m'a d'abord permis d'accepter et d'éprouver mon individualité, ma différence par rapport aux hommes dans un contexte scolaire et professionnel. Après tout, je suis une femme dans un milieu masculin, une femme qui fait des études supérieures. Je n'ai nullement envie de taire ma féminité, de m'habiller ou de penser autrement afin d'être plus facilement acceptée. Je n'ai pas non plus l'intention de modifier mon écriture afin de camoufler ma nature féminine. Au contraire ; en écrivant, j'ai pris conscience de ma volonté de m'affirmer, de parler de ce qui touche ma sensibilité sans avoir à me demander si un tel propos est trop féminin pour être universel. Une telle réflexion peut sembler rébarbative, mais je sais

⁷⁰ Valérie Bourdon, *Stand by*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, UQÀM, 2011, p. 106.

qu'elle hante bon nombre de mes consœurs, tant des écrivaines qui vivaient au siècle dernier que mes collègues de classe.

Écrire les hommes de ma famille, c'est aussi un moyen pour moi de mieux les comprendre afin de donner plus de substance à leur mémoire. Je ne crois pas qu'il soit possible d'entièrement comprendre *l'autre*, qu'on soit écrivain ou non, qu'on soit homme ou femme, qu'on écrive des hommes ou des femmes. Pourtant, les mots conservent une charge d'évocation inégalée ; ils donnent corps, perpétuent une mémoire. « Je t'écrivais des poèmes pour te donner de la vie, pour que tu n'en manques jamais, pour te mettre à l'abri⁷¹ », écrivait Valérie Bourdon à propos de son père, un étranger dont elle ressentait le besoin de se rapprocher. Je ressens, moi aussi, un besoin analogue. Je n'ai jamais connu Jean, mais le fait de l'écrire transforme ma perception de sa personne. Il devient, dans ma lignée, un individu à part entière, et non pas uniquement une image en filigrane, un acteur de soutien présent dans les fables des autres membres de ma famille. Écrire les hommes de ma famille, leur difficile destin, fait ainsi perdurer leur image en moi.

Finalement, écrire les hommes de ma famille m'a permis de structurer ma pensée par rapport à mon héritage. Ce n'est pas avec rage que je tente de comprendre mon rôle dans la filiation de ma famille ; je le fais plutôt avec amour, avec douceur. « L'amour dans la voix ouvre les corps, les défabrique. L'amour ne fait pas qu'enlacer ou envelopper. Aimer ouvre, aimer creuse⁷². » Je veux préserver ce qui est là, et tenter de cerner ce qui pourrait être. J'écris les hommes de ma famille pour ouvrir la possibilité d'une suite à leur histoire, d'une continuité à travers ma propre vie. Je peux, grâce à mon projet d'écriture, prendre le relais de ma filiation, créer quelque chose qui constituera l'héritage des générations à venir, qui s'ajoutera à tout ce que nous, Côté, avons à léguer. En écrivant, j'intègre ma lignée, je m'affirme comme *vraie* Côté, une Côté du Nord. Je deviens l'avenir des Côté. C'est à travers mes poèmes que ma famille pourra perdurer, et ainsi mon écriture me dote d'« une force qui ébranle une identité fixe, unilatérale et établie selon les exigences du patriarcat⁷³ ». La

⁷¹ Valérie Bourdon, *op. cit.*, p. 59.

⁷² *Id.*, p. 60.

⁷³ Katri Suhonen, *op. cit.*, p. 122.

descendance des Côté ne dépend plus *uniquement* des hommes, elle dépend aussi de moi. Mon grand-père est mort, mon oncle Richard aussi, mon oncle Jean-Nil a vendu notre Cala familial ; c'est à moi d'assurer notre descendance, de réparer les torts, de pallier les manques. L'écriture me munit d'une autorité ; j'ai le devoir de témoigner, car je suis vivante alors que Jean et Richard sont morts et n'ont plus la chance d'être entendus.

Si l'écriture me confère une certaine autorité, je ne cherche pourtant ni à condamner, ni à justifier. « Écrire un poème, pour moi, c'est aménager un espace pour aimer⁷⁴. » En créant, j'élabore un espace où mon amour pour ma famille peut croître, où notre mémoire peut perdurer et continuer de se créer. Je ne peux pas modifier l'Histoire, je ne peux pas en changer les faits, mais je peux en composer la suite. Je dois le faire.

⁷⁴ Valérie Bourdon, *op. cit.*, p. 67.

Ce qu'il y a dans un nom

Je ne sais pas ce que naïtre homme m'aurait apporté de plus. Je sais ce que j'aurais voulu que ça m'apporte : un droit de m'identifier aux figures masculines de ma famille, un droit de transmettre mon nom, un droit d'hériter. Ces droits, loin d'être innés, mais plutôt déterminés socialement, n'ont été accordés aux femmes que très récemment. Auparavant, il paraissait inconcevable pour une femme d'hériter, tant ici qu'ailleurs. Par exemple, le roman *Pride and Prejudice* de Jane Austen raconte l'histoire d'un vieillard, père de quatre filles, qui sent approcher sa mort. Afin d'éviter de laisser ses filles dans le besoin, puisqu'elles n'ont pas le droit d'hériter de ses avoirs, il entreprend de leur trouver de bons partis et de les marier, les unes après les autres. À la fin du roman, tout le monde a rencontré l'amour et vivra sans doute heureux à jamais, sauf qu'Elizabeth Bennett devient Elizabeth *Darcy*, et je trouve cela bien navrant.

Même si Jane Austen vivait dans un monde très différent du mien, une partie de moi a l'impression de la comprendre. Au Québec de mes grands-parents, une jeune mariée devait adopter le nom de son époux, quitter sa maison pour aller vivre chez lui et avoir des enfants qui ne porteraient jamais son nom à elle. Personne ne remettait cette logique en question. Ça semblait aller de soi, mais rien n'est plus faux. Le droit à l'appartenance n'est pas inné mais acquis et construit socialement, tout comme le *gender*. « Les caractéristiques considérées comme féminines et masculines ne sont pas naturelles mais acquises, pour une grande partie, comme le résultat d'un processus idéologique, social et discursif complexe⁷⁵ », et c'est ce processus qui a dépouillé les femmes d'un droit à l'héritage hors du mariage.

Si j'ai l'impression d'être un imposteur, de m'approprier des pouvoirs qui ne me reviennent pas de droit, comme ceux de penser mon héritage, c'est que j'ai comme plusieurs autres été marquée par cette mentalité. J'ai toujours eu peur de voir mon nom disparaître, que

⁷⁵ Katri Suhonen, *op. cit.*, p. 38.

mes enfants n'aient pas le droit de le porter. Je réalise maintenant qu'il s'agit d'une peur futile, et que je devrais plutôt, au lieu de m'abandonner à de telles craintes, repenser la manière dont je conçois l'héritage. Cette réflexion, qui sait, pourrait peut-être en initier une plus importante encore, au niveau social. « L'idée qu'il faut donner l'exemple est extrêmement forte⁷⁶ », alors je débroussaille pour trouver de nouvelles manières de penser la descendance, pour que l'héritage prenne des formes beaucoup plus diverses que celle du nom. Après tout, il n'y a rien dans un nom. Si je portais celui de ma mère, ou même celui de ma grand-mère, je pourrais quand même me dire une digne descendante de Jean, parce que ma descendance à moi ne passe pas uniquement par le patronyme. Ma famille m'a donné beaucoup plus que ça ; on m'a légué des histoires, de véritables légendes familiales ; j'ai hérité de valeurs, d'un amour et d'un profond attachement pour le Nord.

En débroussaillant, j'ai trouvé une voix. Elle sera mon moyen de repenser la filiation ; ma poésie, qui porte mes ancêtres et mon oikos, sera mon legs. Peu importe si mes enfants portent mon nom ou un autre ; ce qu'il y a dans *Outardes* vivra en eux aussi.

⁷⁶ France Théorêt, *Journal pour mémoire*, Montréal, L'Hexagone, 1993, p. 70.

III – LA FOSSE COMMUNE

Remonter le fil

L'écriture est, pour la femme que je suis, un lieu de filiation symbolique. Écrire me permet de m'insérer dans la descendance des écrivaines qui m'ont marquée et influencée : Emily Brontë, Virginia Woolf, Sylvia Plath, Marguerite Duras, Anne Hébert, Marie Uguay. Je suis fascinée par « l'idée d'un lien entre femmes créé dans et surtout contre une oppression partagée qui les ferait semblables les unes aux autres⁷⁷ ». J'écris pour ajouter mon grain de sel aux leurs, pour contribuer à une tradition que nous, femmes, *écrivaines*, sommes en train de bâtir.

Si l'écriture me permet de prendre place dans la filiation de femmes que je n'ai jamais rencontrées, elle me permet aussi de corriger, de rectifier ma propre histoire. Il n'y a pas d'artistes dans ma famille. Mes cousins sont tous des travailleurs manuels, comme Daniel l'entrepreneur, Gabriel le maçon et Guillaume le soldat. Ils sont peut-être hantés des mêmes questions que moi, mais je ne le saurai jamais. Ce n'est pas vraiment le genre de sujet qu'on discute avec un membre de sa famille éloignée, au réveillon de Noël ou pendant un brunch de Pâques. Ma sœur et moi sommes les seules artistes de la famille, mais aussi les seules à porter le nom de Côté. Un héritage considérable accompagne notre nom de famille ; une mémoire liée au Nord, à l'Abitibi, mais aussi au Cala, ce camp de bois construit aux abords du réservoir Decelles. En tant que Côté, je crois avoir droit à cet héritage. En tant que femme, je le revendique.

Le nom, je l'ai déjà dit, est une affaire d'hommes. Il se transmet de pères en fils et filles, de fils en petits-fils, et ainsi de suite. L'héritage, le patronyme, le langage et la filiation étaient jadis masculins. La femme n'héritait de rien, à moins d'être fille unique, et ne transmettait jamais son nom. La plupart du temps, elle adoptait plutôt celui de son époux, ce qui effaçait le sien. Bien entendu, ce n'était pas toujours le cas. Ma mère porte le nom de ma grand-mère, parce que mémé ne voulait pas que sa fille unique ait le même patronyme que Jos. Ma grand-

⁷⁷ Évelyne Ledoux-Beaugrand, *Imaginaires de la filiation*, Montréal, XYZ, 2013, p. 167-168.

mère, j'en suis convaincue, était une exception pour son époque. Elle a tenté, à sa manière et avec les moyens dont elle disposait, de remettre en question la place que la société voulait bien lui accorder.

Écrire les Côté, me déclarer telle, c'est faire comme mémé et repenser la place de la femme. Repenser *ma* place. Après tout, je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Rien de ce que je prétends être mien ne me revient de droit. Je n'ai jamais connu Jean. Je n'ai pas contribué à la construction du Cala. Personne ne m'a demandé de repenser le sens de l'héritage dans ma famille, ou de rendre hommage aux morts. Malgré tout, je décide de prendre la parole. Je m'approprie le métier d'un homme (l'écriture), et la responsabilité d'un homme (la filiation). Je suis, en ce sens, une force subversive. Je m'immisce au cœur d'un milieu d'hommes pour mieux le déconstruire et en repenser le fonctionnement. Je veux être dans l'entre-deux, un corps de femme et un esprit d'homme, un être androgyne qui démolit les conventions et le bien-être. Je ne serai jamais une femme qui se résigne et se tait.

Mes parents, les premiers, m'ont convaincue que ce ne serait pas me respecter. Ils m'ont encouragée à m'affirmer envers et contre tous, à assumer mon corps *et* mon esprit, à tirer fierté de mon caractère de femme ambitieuse. Je veux être la digne fille de mon père, mais aussi la digne héritière de mes grands-parents : une femme qui marche la tête haute, qui a du caractère et de la bravoure comme Colette et Rachel, une femme aimante et riieuse comme l'était Jean ; une vraie descendante du Nord.

Régler ses comptes

Je ne peux refuser de parler de ce qui m'habite. J'ai une responsabilité envers la mémoire des miens parce que je suis écrivaine. Ma sœur écrit, elle aussi. Nous sommes les seules, dans la famille, à pouvoir assurer la postérité de notre histoire. France Théorêt écrit : « J'étais seule et coupable, harcelée par le poids de la faute. La situation m'enlevait une partie de la liberté recherchée. Je n'étais pas libre, j'étais coupable. Je m'assumais, vivais une culpabilité lancinante, épuisante. Je n'avais pas l'esprit libre, j'étais encombrée⁷⁸. » Roxanne et moi le sommes aussi ; encombrées de notre histoire familiale, accablées de la responsabilité de *faire mémoire*, de rectifier une faute – l'effacement de notre nom. J'ai l'impression, depuis que j'ai commencé à écrire, que mon écriture se doit d'avoir un dessein, qu'elle doit être liée à « la relation de l'être vivant avec sa mémoire⁷⁹ ». L'écriture commémore, elle répare des torts, elle crée du réel pour pallier les manques.

L'Histoire, j'en ai bien l'impression, a floué ma famille. La crise économique a condamné mes grands-parents et leurs enfants à une succession de drames : le mariage malheureux de ma grand-mère Rachel, la misère qui s'ensuivit durant de longues années pour elle et ma mère, les fréquents déménagements de la famille de mon grand-père Jean qui devait fuir ses créanciers, ses problèmes d'argent, sa fosse commune. J'éprouve une certaine rancœur face à l'histoire de ma famille, car je crois que tous ces gens auraient mérité de meilleures vies et plus de bonheur.

Je ne peux rien changer au passé, je le sais bien, mais l'écriture me permet tout de même de résoudre mon rapport à l'histoire des gens que j'aime. Après tout, « régler des comptes, c'est l'histoire même de la pensée, la chose, la cause de la pensée. On n'arrête pas, depuis qu'on pense, de régler ou de travailler à régler des comptes⁸⁰. » Je ne pourrai jamais réparer ce

⁷⁸ France Théorêt, *Journal pour mémoire*, Montréal, L'Hexagone, 1993, p. 119.

⁷⁹ *Id.*, p. 50.

⁸⁰ Henri Meschonnic, *Célébration de la poésie*, Lagrasse, Verdier, 2001, p. 9.

qui a été brisé, mais je peux faire la paix avec moi-même en l'écrivant ; l'écriture me permet de rendre hommage à mes ancêtres. Ils n'ont pas traversé toutes ces épreuves pour sombrer dans l'oubli. Malgré la distance, je les écoute, je les comprends, je les aime.

La limite des mots

Je ne crois pas qu'il soit possible de comprendre l'autre, même à travers l'écriture. Selon Béatrice Didier, « les meilleures romancières parviennent bien à créer des personnages masculins, mais dont le caractère réside dans l'absence de caractère⁸¹. » Je ne considère pas que cette théorie s'applique uniquement aux personnages d'hommes ; en fait, je pense que nous écrivons tous des personnages dénués de substance quand ils ne nous ressemblent pas, car qui connaissons-nous réellement à part nous-mêmes? En écrivant des personnages, nous tentons de créer des subjectivités ; l'autre, dans l'écriture, ne nous est accessible qu'en tant qu'objet. Quand j'écris, je me situe comme sujet d'écriture et le monde entier devient mon objet. Les gens aussi. Je suis le seul sujet potentiel de mon écriture.

Je n'ai pourtant pas l'impression, malgré les limites que semble comporter mon écriture, qu'elle soit fermée. Après tout, si les mots ne permettent pas de comprendre l'autre, ils peuvent permettre de se comprendre soi-même. « L'enjeu, par le poème, est le sujet en chacun d'entre nous⁸². » Ainsi, comme le fait d'habiter me situe dans le territoire, l'écriture me permet, quand j'écris des personnages, quand j'écris d'autres que moi, de mieux cerner mon rapport à l'altérité. Si elle m'accorde cela, elle m'apporte déjà beaucoup. Bien sûr, je ne pourrais prétendre me comprendre à tous les moments, mais si de temps à autre l'écriture m'y aide, je lui en serai reconnaissante.

⁸¹ Béatrice Didier, *L'écriture femme*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, p. 30.

⁸² Henri Meschonnic, *op. cit.*, p. 250.

La vie des autres

Toutes les familles ont des secrets dont elles ne parlent qu'à voix basse, des choses affreuses ou honteuses dont elles ne font jamais état en public. Dans ma famille comme dans plusieurs autres, « le secret n'est pas un savoir banal parmi l'ensemble des connaissances de la personne⁸³. » Il est associé à une honte, à un dégoût qui rappelle « la parenté étymologique entre les mots " *secret* " et " *excrément* "⁸⁴ ». Le secret doit être dissimulé à jamais, et même les gens qui sont initiés à celui-ci sont souvent intimidés de ne pas en parler entre eux. Le temps passe, et le secret devient un tabou.

On ne parle pas de l'enfant illégitime de Jos et de la voisine d'en face, madame Proulx. On ne raconte pas que Jean a fui la conscription, pendant la Deuxième Guerre mondiale, que la police l'a rattrapé et qu'il a été emprisonné pour désertion jusqu'à la fin de la guerre. On ne dit pas non plus que dix ans plus tard, lorsque, finalement enrôlé dans l'armée, Jean faisait de l'occupation militaire en Allemagne, le curé de son village l'a appelé pour lui dire qu'il devait revenir en Abitibi parce que sa femme avait un amant. On ne parle pas du suicide de Richard. En fait, mon père ne l'a évoqué pour la première fois qu'après avoir lu mon recueil. Mon écriture avait ouvert la porte à une discussion que j'avais depuis longtemps envie d'avoir, mais que je ne savais pas comment amener.

Je me suis par ailleurs interrogée, avant d'amorcer ce projet, sur l'apport autobiographique des poèmes en prose de mon recueil et sur les secrets que j'allais éventuellement divulguer. Afin de contourner la question, j'ai d'abord essayé d'inventer une intrigue dépourvue de rapport avec mon histoire familiale, mais le ton en était faux. Ma subjectivité n'avait pas sa place dans une telle écriture, qui n'avait rien à voir avec mes préoccupations réelles et avec ce

⁸³ Perla Serfaty-Garzon, « Expérience et pratiques de la maison », *Home Environments. Human Behavior and Environment : Advances in Theory and Research*, vol. 8, New York, Springer, 1985, p. 12.

⁸⁴ *Ibid.*

qui m'émeut vraiment. Je me suis donc résolue à écrire la vie des gens que j'aime, malgré ma crainte de trahir leurs secrets.

J'ai fini par comprendre que toute autobiographie perd, dans l'écriture, de son unicité de fait. Tout événement que je déciderai de raconter sera inévitablement teinté de ma subjectivité, et celle-ci agira comme un verre déformant. Le résultat sera peut-être authentique, parce que fidèle à ma sensibilité, mais il n'en demeurera pas moins distinct de la réalité. « Les mots ne sont pas faits pour désigner les choses. Ils sont là pour nous situer parmi les choses⁸⁵. » Ce que je livre, dans mon recueil, n'est donc pas un secret, mais mon rapport à celui-ci. Ma perception subjective des grands tabous de ma famille.

Je ne sais pas si on peut appeler ça de la fiction, dans la mesure où j'interprète les faits, où je transforme mon histoire pour en faire des poèmes. Ce qui m'importe n'est pas tant le genre auquel appartiennent mes écrits (autobiographie, récit, fiction) que ma chance d'aborder dans l'écriture des questions que je considère comme importantes, et qui me touchent vraiment : les abus subis par ma grand-mère, le suicide de mon oncle, la fosse commune de Jean.

⁸⁵ Henri Meschonnic, *op. cit.*, p. 249.

Quitter le réel

J'ai voulu faire, avec ce recueil et cet essai, un document sur mon héritage familial. J'ai voulu léguer à la postérité un pan singulier de ma vie, assurer la pérennité de la mémoire de Jean, perdu dans sa fosse commune. J'ai voulu créer du réel, ce que seule l'écriture peut faire. « Le poème manifeste et il y a à manifester pour le poème le refus de la séparation entre le langage et la vie⁸⁶. » Je m'inscris dans ce rapport aux mots qui englobent la vie et qui s'intègrent à elle, dans une perception du monde où le langage est omniprésent, s'étend à travers tout l'espace et lui donne à la fois forme et sens.

Les mots créent du réel parce qu'ils nous permettent de comprendre nos vies, de combler les vides, de constater les erreurs commises dans le passé et de penser à d'autres possibilités pour l'avenir. L'écriture est un geste, comme l'habiter, et elle est capable de tout. On a dit de l'œuvre de Virginia Woolf qu'elle était « une évocation des morts, une *nekuia*⁸⁷ » ; et que par l'écriture autobiographique elle parvenait à « ressusciter un peuple de morts avant de se joindre à eux, avant d'aller les retrouver dans les eaux mortelles⁸⁸. » L'écriture permettait à Woolf de faire le pont entre son monde et celui des morts, peuplé de sa mère adulée, de sa sœur adorée, du fantôme des enfants qu'elle n'arriva jamais à avoir. Cette démarche me touche énormément. Dans mon cas, ce ne sont pas les morts qui viennent me hanter, « mais les lacunes laissées en [moi] par les secrets des autres⁸⁹ », par l'immense tabou de ma famille : la fosse commune de Jean. Mon écriture ne pourra jamais réparer le sort de mon grand-père après sa mort – on ne peut pas changer l'Histoire – mais mes mots pourront être sa nouvelle sépulture. Ils apaiseront sa mémoire. Je ferai, en écrivant, assez de ponts pour calmer la petite voix qui me chuchote que quelque chose cloche dans l'Histoire des Côté depuis le 20 novembre 1977.

⁸⁶ Henri Meschonnic, *op. cit.*, p. 255.

⁸⁷ Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 223.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ Nicolas Abraham et Maria Torök, *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 2009, p. 427.

Loin des prétentions

La forme de ce mémoire – la brièveté, le fragment, la pensée discontinue – s’est imposée à moi plus que je ne l’ai choisie, principalement parce que je n’aime pas la grandiloquence. Je déteste ce qui est trop apprêté, recouvert de vernis, débarrassé de toute aspérité. Je crois qu’écrire ce que les autres veulent en écartant nos propres priorités rend amnésique. On se perd de vue, on s’oublie. Le résultat devient une chose consensuelle qui aurait pu être écrite par n’importe qui.

Il se publie beaucoup de romans autobiographiques, de nos jours. C’est à *la mode*. Pour qu’un roman se vende, on dirait presque qu’il est devenu essentiel qu’il arbore la mention « autobiographie » ou que le personnage principal porte le même nom que l’auteur. L’autre jour, une animatrice de radio demandait à un écrivain quelle portion de son roman était inspirée de sa vie. Je trouvais sa curiosité inutile et déplacée. Ça m’a fait réaliser que même si je ne considère pas que ce genre de propos soit pertinent, la question de l’autobiographie intéresse beaucoup de gens. En évoquant le principe d’une complète concordance entre l’écrit et le vécu – peu importe le sujet, peu importe la forme – on croit sans doute favoriser la réception d’une œuvre, mais non.

Ce qui est consensuel appartient au domaine du spectacle, comme les combats de gladiateurs dans l’arène. Ici, c’est notre propre vie que l’on expose, que l’on sacrifie pour le plaisir des lecteurs, pour vendre des livres. Pourtant, « la littérature n’est pas du spectacle, n’a pas à voir avec la société du spectacle, elle est son ennemie⁹⁰. » Contrairement au spectaculaire, qui opère dans une logique de démesure, l’écriture tente de faire un contact avec le vrai, le sensible, l’authentique. D’affecter les gens, en l’occurrence. Pas d’artifices, pas d’effets spéciaux. Je ne veux pas écrire un livre que tout le monde aimera ; je veux écrire l’amour que je porte à ma famille. Je veux apaiser les morts en leur rendant hommage. Je changerais mon

⁹⁰ France Théorêt, *op. cit.*, p. 233.

propre nom s'il figurait dans mes poèmes, simplement pour qu'on ne me demande pas si c'est inspiré de ma vie. Ce n'est pas important.

Le contact, beaucoup plus que la véracité de faits, me tient à cœur. Pour arriver à écrire les gens que j'aime, je dois m'y prendre avec douceur. Je dois trouver un moyen de toucher, avec mes mots, ce qui est sensible. La voix, j'en suis convaincue, permet de faire cela. La voix juste, authentique, agit comme une parole performante. Elle accomplit une action. Elle unifie mon histoire, elle crée une tombe pour Jean.

L'importance du geste

Les mots ne sont pas interchangeable avec les expériences. Ils ne sont pas et ne font pas la même chose que la vie. En dépit de tout leur pouvoir, les mots résistent, ils disent de manière inadéquate. Je crois avoir créé, avec mon recueil, un univers autonome, mais celui-ci ne sera jamais à l'image exacte de ce que j'ai voulu y faire entrer. « Le langage qui [...] dit est déjà moindre que lui-même⁹¹ », et souvent la parole ne suffit pas. C'est parfaitement normal.

Nous le savons, l'écriture est pleine de failles. Les « langues [...] sont inappropriées pour exprimer ce qui se joue silencieusement dans le simple fait d'être là, de voir, de toucher, de bouger⁹². » Il faut accepter ces lacunes pour pouvoir écrire, accepter de ne jamais être compris par l'autre pleinement, mais seulement de manière partielle. La parole a ses limites. Chaque douleur, chaque peine est différente. On m'a dit un jour qu'il fallait laisser une place aux crises de larmes, quand elles venaient. Ne pas se cacher, ne pas avoir peur de pleurer. Je n'ai jamais pu accepter que les gens que j'aime me voient pleurer, mais je comprends que certaines peines ne peuvent être exprimées uniquement avec les mots. Dans ces cas, il faut se donner le droit de pleurer, d'avoir peur, d'être enragé.

Il ne faut pas sous-estimer l'importance du geste. Il ne faut pas en sous-estimer la puissance d'évocation, cette force silencieuse. D'où le fait qu'on habite, qu'on construit, qu'on bâtit des chez-soi. D'où le fait qu'on embrasse, qu'on serre dans nos bras, dans nos mains, qu'on pleure. Les émotions, pour exprimer toute leur complexité, passent à la fois par le langage et par le geste.

Un voyage vers l'Abitibi s'imposait. Montréal est magnifique, Montréal est inspirante, mais de ma chambre je n'aurais jamais réussi à comprendre le Nord aussi bien qu'en y allant.

⁹¹ France Théorêt, *op. cit.*, p. 33.

⁹² Thierry Paquot, *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009, p. 290.

Sans voyage, sans exil de ma ville natale vers mon véritable oikos, je ne vis que dans mes souvenirs. Ils ont leurs qualités, ils m'ont grandement aidée dans mon écriture. Mes souvenirs sont des essaims ; je pêche au Cala avec mon père et mon oncle Jean-Nil ; j'écoute mémé me parler d'Alphonse, et d'Hélène qui tirait aux cartes ; je vais voir la maison d'enfance de ma mère au milieu d'un pré glacé et j'ai peur de m'en approcher parce que le vent fait grincer le bois ; j'ai cinq ans et j'essaie des bijoux en plastique avec Roxanne dans la chambre de Colette. Mes souvenirs sont forts, m'habitent depuis l'enfance. Pourtant, ils ne sont que des mots : des images de paroles. Alors je migre, je m'exile pour mieux retrouver mon centre, mieux comprendre le Nord. Je m'abandonne à l'errance, combinant le geste et l'écrit.

Le temps a tout emporté. En Abitibi, il ne reste rien de ma famille. Je veux que ça change, alors je nous écris. J'écris les forêts, j'écris les maisons, j'écris les rivières. Nous sommes partout.

BIBLIOGRAPHIE

Corps, langage et territoire

Adorno, Theodor, *Dialectique négative*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2003, 533 p.

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957, 214 p.

Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1987, 488 p.

Bayuk Rosenman, Ellen, « *A room of one's own* » : *women writers and the politics of creativity*, New York, Twain Publishers, 1995, 133 p.

Bazié, Isaac, « Corps perçu et corps figuré », *Études françaises*, vol. 41, n° 2, 2005, p. 9-24.

Benjamin, Walter, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1989, 972 p.

Bernd, Zilá, *Américanité et mobilités transculturelles*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 166 p.

Besse, Jean-Marc, *Voir la terre : six essais sur le paysage et la géographie*, Arles, Actes Sud, 2000, 161 p.

Boué, Rachel, *L'éloquence du silence : Celan, Sarraute, Duras, Quignard*, Paris, L'Harmattan, 2009, 104 p.

Bouthillette, Jean, *Le Canadien français et son double*, Montréal, L'Hexagone, 1972, 101 p.

Bouvet, Rachel, « Les paysages sylvestres et la dynamique de l'altérité dans *Héliet, fils des bois* de Marie Le Franc », *Voix et Images*, vol. 36, n° 3, 2011, p. 21-35.

Caron, Pascal, « L'obsession du corps et la poésie québécoise : une tentative d'ouverture théorique à partir des poèmes de Claude Beausoleil, Nicole Brossard et Michel Beaulieu », *Études littéraires*, vol. 38, n° 1, 2006, p. 91-106.

- Cauquelin, Anne, *L'invention du paysage*, Paris, Plon, 1989, 181 p.
- Corbin, Alain et Jean Lebrun, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, 190 p.
- Couix, Gilles, Corine Lafay et Marie-Serge Lebon, « Pistes forestières et imaginaire », *Mappemonde*, n° 18, 1990, p. 33.
- De Certeau, Michel, *L'invention du quotidien, tome 1 : l'art de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1991, 347 p.
- _____, *L'invention du quotidien, tome 2 : habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994, 415 p.
- Deleuze, Gilles et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1977, 177 p.
- Dufourmantelle, Anne, *La puissance de la douceur*, Paris, Payot et Rivages, 2013, 143 p.
- Harel, Simon, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ, 2006, 250 p.
- Huston, Nancy, *Journal de la création*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2001, 368 p.
- Lapierre, René, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 1995, 160 p.
- Meschonnic, Henri, *Célébration de la poésie*, Lagrasse, Verdier, 2001, 266 p.
- Morency, Jean et Michel Lacroix, « L'américanité et l'américanisation du roman québécois. Réflexions conceptuelles et perspectives littéraires », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 7, n° 2, 2004, p. 31-58.
- Mura-Brunel, Aline, *Limites du langage : indicible ou silence*, Paris, L'Harmattan, 2002, 378 p.
- Nugent, Geneviève, *Là où il y a des maisons* suivi de *Voies de faits*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, UQÀM, 2014.
- Olivier, Laurence, *Répertoire des villes disparues* suivi de *Langues discrètes*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, UQÀM, 2013, 168 p.
- Paquot, Thierry, *Le territoire des philosophes*, Paris, La Découverte, 2009, 389 p.

Peillon, Antoine, *L'esprit du cerf : la forêt au cœur de l'imaginaire occidental*, Lormont, Bord de l'eau, 2011, 114 p.

Robin, Régine, *Mégapolis : les derniers pas du flâneur*, Paris, Stock, 2009, 397 p.

Serfaty-Garzon, Perla, « Habiter », *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 213-214.

_____, *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité*, Montréal, Du Méridien, 1999, 117 p.

_____, « Expérience et pratiques de la maison », *Home Environments. Human Behavior and Environment : Advances in Theory and Research*, vol. 8, New York, Springer, 1985, p. 65-86.

Villela-Petit, Maria, « L'espace chez Heidegger : quelques repères », *Les Études Philosophiques*, n° 2, 1981, p. 189-210.

Woolf, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, 10-18, coll. « Littérature anglaise », 2001, 171 p.

Filiation et écriture des femmes

Abraham, Nicolas et Maria Török, *L'écorce et le noyau*, Paris, Flammarion, 2009, 480 p.

Bessaoud-Alonson, Patricia, « Figure du père, figure du silence », *ERES*, vol. 1, n° 12, 2007, p. 91.

Bouchard, Guy, « L'homme n'est pas humain », *Laval théologique et philosophique*, vol. 46, n° 3, 1990, p. 307-315.

_____, « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », *Philosophies*, vol. 18, n° 1, 1991, p. 119-167.

Bourdon, Valérie, *Stand by*, mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, UQÀM, 2011, 116 p.

Caute, Adeline, *Le sacrifice de la mère. Étude du matricide dans six romans de femmes, 1945-1968*, thèse de doctorat en études littéraires, Montréal, UQÀM, 2013.

Didier, Béatrice, *L'écriture femme*, Paris, Presses universitaires de France, 1991, 286 p.

Gastambide, Michèle, *Le meurtre de la mère : traversée du tabou matricide*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, 313 p.

Kristeva, Julia, « La femme ce n'est jamais ça », *Tel Quel*, n° 59, 1974, p. 19-26.

_____, *Soleil noir : dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1989, 264 p.

Ledoux-Beaugrand, Évelyne et Catherine Mavrikakis, « L'œuvre du fantasme infanticide et matricide dans l'évolution d'une prise de parole au féminin », *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 13, n° 1, 2009, p. 91-99.

Ledoux-Beaugrand, Évelyne, *Imaginaires de la filiation : héritage et mélancolie dans la littérature contemporaine des femmes*, Montréal, XYZ, 2013, 326 p.

Lemire, Maurice, « De Maria Chapdelaine au Survenant », *Cap-aux-diamants : la revue d'histoire du Québec*, n° 65, 2001, p. 20-23.

Massé, Sylvie, *La deuxième culture : littérature féminine au Québec de 1935 à 1980*, thèse de doctorat en philosophie, Québec, Université Laval, 2000, 419 p.

Saint-Martin, Lori, « Figures du père dans le cinéma québécois contemporain », *Tangence*, n° 91, 2009, p. 95-109.

_____, *Au-delà du nom : la figure du père dans la littérature québécoise*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2010, 428 p.

Smart, Patricia, *Écrire dans la maison du père. L'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec Amérique, 1990, 347 p.

Suhonen, Katri, *Prêter la voix. La condition masculine et les romancières québécoises*, Québec, Nota Bene, 2009, 290 p.

Théorêt, France, *Journal pour mémoire*, Montréal, L'Hexagone, 1993, 240 p.

_____, *Manifeste d'écrivaines pour le XXI^e siècle*, Laval, Trois, coll. « Trois guinées », 1999, 51 p.

Turmel, Alain, « Mémoire de l'enfance et construction de soi », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 2, 1997, p. 49-64.

Ouvrages historiques et documentaires

Asselin, Maurice, *La colonisation de l'Abitibi, un projet géopolitique*, Rouyn, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, 1982, 171 p.

Barrette, Roger, *Le plan de colonisation Vautrin*, mémoire de maîtrise en histoire, Québec, Université Laval, 1972, 245 p.

Dupuis, Jean-Pierre, « Le développement minier en Abitibi : les projets des colons », *Recherches sociographiques*, vol. 34, n° 2, 1993, p. 233-260.

Falardeau, Jean-Charles, « L'évolution de nos structures sociales », dans Rioux, Marcel et Yves Martin (dir.), *La société canadienne-française*, Montréal, Hurtubise, 1953, p. 119-133.

Gourd, Benoit-Beaudry, « Les journaux de l'Abitibi-Témiscamingue 1920-1950. Portrait historique », *De l'Abbitibbi-Témiskaming*, Rouyn, Collège du Nord-Ouest, Cahiers du Département d'histoire et de géographie, 1979, p. 21-76.

_____, *Abitibi-Témiscamingue, quatre études sur le nord-ouest québécois*, Rouyn, Presses du Cégep de Rouyn-Noranda, 1974, 136 p.

Gouvernement du Québec, « Acte portant privilège aux pères ou mères de famille ayant douze enfants vivants. », 53 Victoria, chapitre 26, sanctionné le 2 avril 1890. Documents de loi numérisés et disponibles sur le site web de l'Assemblée nationale, en ligne, <http://www.google.ca/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=2&ved=0CCMQFjAB&url=http%3A%2F%2Fwww.bibliotheque.assnat.qc.ca%2FDepotNumerique_v2%2FAffichageFichier.aspx%3Fidf%3D137308&ei=o7AvVcnSAYeQyQSFYCoDA&usg=AFQjCNEyfjWJqWt1aBhIX9Q35kIvWL7Y1IQ&bvm=bv.91071109,d.aWw>.

Gouvernement du Québec, « La région de l'Abitibi-Témiscamingue en bref », *Site officiel du gouvernement du Québec*, en ligne, <<http://immigration-quebec.gouv.qc.ca/fr/region/abitibi-temiscamingue.html>>.

IQRC, *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, IQRC, 1995, 763 p.

Lafleur, Normand, *La vie quotidienne des premiers colons en Abitibi-Témiscamingue*, Montréal, Leméac, 1976, 197 p.

Leblanc, Patrice, Camil Girard, Serge Côté et Dominique Potvin, « La migration des jeunes et le développement régional dans le croissant péri-nordique du Québec », *Recherches sociographiques*, vol. 44, n° 1, 2003, p. 35-55.

Ministère de la colonisation du Québec, *Un royaume vous attend : l'Abitibi*, Québec, 1950, 87 p.

Tremblay, Simon, *La crise économique au Québec et la colonisation de l'Abitibi : les conditions du déploiement du capital dans les zones de colonisation récente en Abitibi, Beaucanton, Villebois et Val-Paradis*, Rouyn, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, 1984, 273 p.

Trépanier, Paul et Richard Dubé, *L'Abitibi-Témiscamingue : terre de bâtisseurs*, Sainte-Foy, GID, 2005, 205 p.

Vincent, Odette (dir.), *L'histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, Québec, IQRC, 1995, 763 p.

Œuvres littéraires

Duras, Marguerite, *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, 1978, 364 p.

Faulkner, William, *As I Lay Dying*, New York, Vintage, [1930] 1991, 288 p.

_____, *The Sound and the Fury*, New York, Vintage, [1929] 1995, 326 p.

Garneau, Hector de Saint-Denys, *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, Boréal, [1937] 1993, 118 p.

Hébert, Anne, *Œuvre poétique 1950-1990*, Montréal, Boréal, 1993, 165 p.

Hemingway, Ernest, *Complete Short Stories*, The Finca Vigia Edition, New York, Scribner, 1998, 672 p.

Kerouac, Jack, *On the Road*, New York, Penguin Books, [1957] 1976, 320 p.

McCarthy, Cormac, *The Road*, New York, Vintage, [2006] 2007, 304 p.

Morin, Alexie, *Chien de fusil*, Montréal, Le Quartanier, 2013, 74 p.

Plath, Sylvia, *The Bell Jar*, Londres, Faber & Faber, [1963] 2013, 288 p.

Salinger, Jerome David, *Franny & Zooey*, New York, Little, Brown & Company, [1961] 1991, 176 p.

_____, *The Catcher in the Rye*, New York, Little, Brown & Company, [1951] 1991, 224 p.

Smith Gagnon, Maude, *Une tonne d'air*, Montréal, Tryptique, 2006, 51 p.

_____, *Un drap. Une place*, Montréal, Tryptique, 2011, 94 p.

Steinbeck, John, *East of Eden*, New York, Penguin Books, [1952] 2003, 640 p.

_____, *The Grapes of Wrath*, New York, Penguin Books, [1939] 2006, 528 p.

Uguay, Marie, *Poèmes*, Montréal, Boréal, 2005, 216 p.